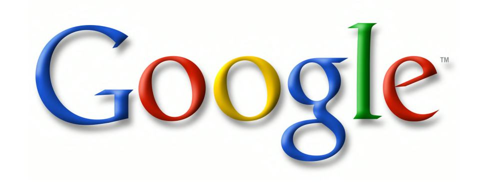





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



MAURICE ROSTAND

La gloire

Pièce en trois actes, en vers



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

Sixième mille

La gloire

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois, au Théâtre Sarah-Bernhardt, le 19 octobre 1921.

Il a été tiré de cet ouvrage (avec imposition spéciale) :
cinquante-cinq exemplaires sur papier du Japon,
numérotés de 1 à 55
soixante-quinze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 56 à 130
et cent trente exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 131 à 260.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

LE PILORI, roman.

LE CERCUEIL DE CRISTAL, roman.

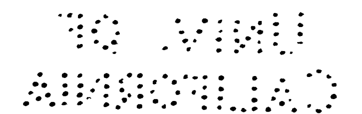
MAURICE ROSTAND

La gloire

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26



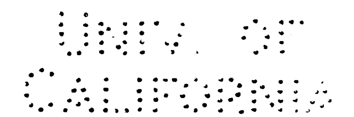
PERSONNAGES

LA GLOIRE	Mme	Sarah Bernhardt.
CLARENCE WISBURN	MM.	Yonnel.
WISBURN		Grétillat.
LE PRINCE DE GALLES		Decoeur.
LE DOCTEUR		Angelot.
RICHARDSON		Jaurey.
LEGHORN		Descombes.
PERKINS		Chameroy.
BRUMMELL		Herel.
RADIANA	Mmes	Raymonde Vattier.
MADAME RÉCAMIER		Paulette Pax.
GÉRALDINE		Madeleine Thomas.
UNE JEUNE FEMME		Violaine.

La suite du Prince de Galles.
Quelques Jeunes Femmes.
Laquais.

L'action se passe en Angleterre, vers 1820.

ACTE PREMIER



ACTE PREMIER

Un magnifique atelier donnant sur un jardin, dans la campagne de Londres. On est chez le grand peintre Wisburn et l'atelier a plutôt l'air d'un musée intime que d'un atelier de travail.

Dans un cercle impressionnant, certains de ses plus beaux portraits sont rassemblés : portraits de grands philosophes, de grands poètes, de souverains. Et c'est comme un musée émouvant de visages. A droite, la grande image de la Gloire, qui est le chef-d'œuvre de Wisburn.

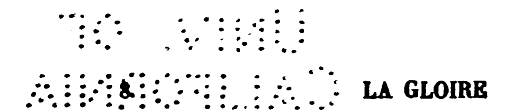
SCÈNE I

CLARENCE, puis RADIANA

Clarence est seul ; un flambeau à la main, il va d'une toile à l'autre, comme s'il interrogeait fiévreusement des figures connues.

CLARENCE

Je ne saurai jamais... Jamais je ne pourrai !
Je le sais. Je le sens, hélas !



RADIANA, qui est entrée à pas excessivement silencieux et qui, presque tout de suite, se trouve près de Clarence.

Quoi, vous pleurez?

CLARENCE, se réveillant comme d'un rêve.

Non, je ne pleure pas.

Mais, de ses doigts, il touche ses yeux pleins de larmes.

Ou, si je pleure à peine,
C'est d'angoisse, d'ennui! Ces musiques lointaines,
Tout m'énerve, ce soir.

Au loin la musique joue, car c'est, ce soir, un grand bal donné pour le prince de Galles.

RADIANA

N'aimez-vous plus danser?

CLARENCE

Rien qu'en battant, mon cœur parvient à me blesser.

RADIANA

Et ne craignez-vous pas de nous laisser surprendre
De quel feu votre orgueil ne garde que la cendre?

CLARENCE

Que m'importe le monde et tous ces étrangers!
Quand les autres sont gais, suis-je donc obligé
D'être heureux! Oui, je souffre et, quand mon cœur m'oppresse,
Ne lui demandez pas le nom de sa détresse!
Je souffre, sachez-le, et c'est tout! Je ne puis
Réprimer la douleur que je sens cette nuit.
J'ai dû, malgré le bal, tout fuir... jusqu'à mon père,
Pour poser sur de l'ombre un front qui désespère.
J'avais besoin d'oubli, de fraîcheur, de secret.
On s'appuie à la nuit mieux que contre un cyprès!

RADIANA

Vous n'allez pas pourtant, pendant toute la fête,
Cloîtrer dans ce désert votre âme insatisfaite.
Votre père, d'ailleurs, jusqu'ici doit venir...

CLARENCE, avec effroi.

Lui...

RADIANA

Le prince de Galle exprima le désir
De voir son atelier, de revoir son musée;
Et je venais savoir dans l'ombre éternisée

Si rien n'avait troublé l'atelier, si chacun
Des chefs-d'œuvre dormait. Il n'en manque pas un.
Tous ses enfants sont là, dans une ample harmonie.

CLARENCE, avec une sorte de fureur arrogante et douloureuse.

Oui, tous, même celui qui n'a pas de génie...
Mon père peut venir.

La porte s'ouvre. Wisburn paraît, conduisant le prince de Galles. Deux laquais à la livrée royale les devancent, portant des flambeaux.

SCÈNE II

WISBURN, CLARENCE, RADIANA,
LE PRINCE DE GALLES, LES DEUX LAQUAIS

WISBURN

Monseigneur, nous voilà
Dans l'atelier désert qu'un seul rêve étoila.
Vous le vouliez.

Radiana et Clarence sont au premier plan, presque dissimulés parmi les toiles.

LE PRINCE, se découvrant.

Il sied, devant ce nouveau Louvre,
Qu'un prince d'Angleterre humblement se découvre.

Tête nue, mince et hautain dans son costume, il s'approche des tableaux, sans voir Clarence.

Wisburn, je me sens fier dans mon rêve ingénu
D'affronter votre gloire immense, d'un front nu.
Je veux qu'on s'en souvienne... et je regrette presque
Les chroniqueurs absents de cette humaine fresque.
Moi qui peux d'un œil ferme affronter les vivants,
Quand le génie est là, je veux pâlir devant!
Car, malgré nos traités, nos guerres, nos manœuvres,
Il n'y a d'éternel, ici-bas, qu'un chef-d'œuvre.

WISBURN

Mais...

LE PRINCE

Qu'est-ce qu'être grand, si vous étiez absents!
La mort, à Westminster, couche nos fronts puissants
Et nivèle, ironique en sa rauque fringale,
Les princes d'Angleterre et les princes de Galles!
Rien ne reste de nous qu'un tombeau renversé
Où s'éteint le flambeau qu'on nous avait passé;
Et nous ne serions rien dans la nuit impudente
Que des cadavres nus dont sourirait le Dante!

WISBURN

Altesse!

LE PRINCE

Mais qu'importe, ô dieux, puisqu'on vous voit
Rallumer ce flambeau pris au tombeau des rois!
Oui, nous avons la mort, cette aveugle souffrance!
Mais nous avons Van Dyck, Holbein, Raeburn, Lawrence,
Vous-même... et c'est pourquoi les princes inquiets
De leur pouvoir, soudain, rêvent à leurs portraits!
N'espérant de leurs lois qu'une mémoire brève,
Ils se sentent sauvés d'être entrés dans vos rêves,
Et s'endorment, certains d'avoir toujours été,
S'ils vous ont commandé leur immortalité.

WISBURN, s'inclinant.

Monseigneur!

LE PRINCE

Vous viendrez me prendre pour modèle
A Londres.

Il fait quelques pas, les laquais élèvent les flambeaux.

Nommez-moi cette escadre éternelle.

WISBURN, montrant d'abord le grand tableau de la Gloire qui domine tous les autres.

Ici d'abord, la Gloire. Ainsi qu'Albert Dürer

Pour la mélancolie, archange de l'Enfer,
J'ai voulu l'exprimer et qu'elle ait un visage.
C'est son portrait. J'ai fait, sur tout le paysage,
Courir une pensive et mortelle vapeur.
N'est-ce pas qu'elle est bien celle pour qui l'on meurt?
Celle qui, d'un doigt fixe, inventant une cible,
Nous reverse toujours une ivresse impossible,
Fait que, la connaissant, nul ne peut se passer
De son amour tragique et toujours menacé,
Et conduit à jamais, dans l'ombre disparate,
Ton poison, Chatterton, et ta flamme, Erostrate!

Puis, désignant un autre tableau.

Le portrait de Byron...

LE PRINCE

Je ne l'ai pourtant vu
Qu'une fois chez Brummell... Et je l'ai reconnu!

Reculant pour juger le portrait.

Comme on y voit brûler sa nostalgie illustre!
Loin? non, il n'est pas loin, ni sous un ciel palustre.
Son portrait est si grand qu'il n'en peut plus sortir.
En vain notre Angleterre a cru le laisser fuir,
En vain la Guiccioli veut qu'il soit à Venise!
— Et ce grand qui sourit dans sa cravate grise?

WISBURN

C'est Gœthe.

LE PRINCE

Et celui-ci, pâle, angélique et beau?

WISBURN

Un poète : Shelley, dont Rome a le tombeau.

LE PRINCE, avec une hautaine impatience.

Des poètes! Toujours! Mais, Wisburn, les poètes
Déjà pour conquérir la ténèbre imparfaite
Ont leurs chants, et l'espace accordé à leurs voix...
Montrez-moi les portraits que vous faites des rois...

WISBURN, désignant d'autres toiles.

L'électeur de Neustrie ; un prince de Norvège;
Le roi d'Espagne, ici.

LE PRINCE, s'adressant au portrait du roi d'Espagne.

Chevelure de neige,
Visage où Velasquez revit modernisé,

Ton ennui sur la toile est donc éternisé?
Ce spleen impérial, fait de force et de faste,
Vaincra-t-il l'avenir comme l'Ecclésiaste?
Et, souverain qui règne en pourpoint de velours,
A cause d'un portrait, tu t'ennuieras toujours?

Il s'est éloigné du portrait et se dirige vers la porte, comme si sa visite s'achevait.

Wisburn, votre génie est si grand qu'il déchire!
Mourir est effrayant, se survivre est-il pire?
Ne rien laisser de soi qu'un souvenir qui meurt,
Est-ce la pire angoisse et la pire terreur?
Et, dans ces horizons que ton pinceau colore,
Quelque chose de nous peut-il souffrir encore?

WISBURN

Altesse...

LE PRINCE, se retournant vers les toiles.

On le croirait en regardant ces yeux.
Comme vous les peignez! Comme ils sont anxieux!
Comme vous leur créez une humaine atmosphère!
Je crains l'éternité que votre main confère,
Et, dédaignant soudain d'avoir des héritiers,
Je dis: « Quand nous mourrons, ah! mourons tout entiers!
Vous viendrez cependant me peindre jusqu'à Londres.

Allons, merci, Wisburn! Je n'ai qu'à me confondre
En gratitude... si... Le bal était parfait...
Et je reste envahi par tous ces grands portraits,
Puisque je m'aperçois, dans mon futur royaume,
Que mes sujets sont moins vivants que vos fantômes!

WISBURN

Prince, ne suis-je pas votre premier sujet?

LE PRINCE

En effet, j'oubliais le seul qui compte!

Juste au moment de partir, il aperçoit Clarence, qui s'était dissimulé à droite.

Mais
Quel est donc ce jeune homme, énigmatique et mince,
Et qui semble, au milieu des penseurs et des princes,
Mort de demain auprès des vivants de jadis,
Votre dernier chef-d'œuvre?

WISBURN

Altesse, c'est mon fils!

Clarence s'avance.

LE PRINCE

Votre prénom?

CLARENCE, avec modestie.

Clarence, Altesse.

LE PRINCE

Vous peignez,
Vous aussi?

CLARENCE, baissant les yeux.

Quelquefois...

LE PRINCE, qui a repris son accent de hauteur désinvolte.

Il faut vous résigner
A vivre dans une ombre! Être le fils d'un homme
Comme lui, si l'on peint, c'est un peu comme...

CLARENCE, relevant le mot.

Comme?

LE PRINCE

...Si le fils de Shakspeare écrivait par hasard.

CLARENCE, comme dans un cri de révolte qu'il ne peut réprimer.

Votre père fut roi : vous le serez plus tard!

WISBURN, ému.

Clarence... de ton cœur n'es-tu donc plus le maître?

CLARENCE, avec la même insolence.

Vous serez roi. Pourtant, qu'aurez-vous fait pour l'être,
Si ce n'est de venir, arrogant et distrait,
En sortant d'un souper, commander un portrait?

LE PRINCE, tandis qu'apparaît sur le visage de chacun une consternation absolue, et après un long silence.

Le génie, en effet, n'est pas une couronne
Transmissible... Les dieux seulement nous la donnent!
Nul père n'en peut faire un présent à son fils.
C'est un sceptre qui meurt comme se fane un lis.
On naît avec, au front, ce don sans dynastie!
Et c'est pourquoi, ce soir, dans l'ombre anéantie,
Moi, prince, en qui déjà ma royauté reluit,
Je me suis, en entrant, découvert devant lui!

Se retournant vers Wisburn.

Vous me reconduisez?

Le prince et Wisburn sortent. Les laquais suivent.

SCÈNE III

CLARENCE, RADIANA

RADIANA

Mon Dieu! Quelle démence!

CLARENCE, fiévreusement.

Tout orgueil qui se cabre est un sort qui commence.

RADIANA

Vous, lui répondre ainsi?

CLARENCE

Que m'importent les rois!

RADIANA

Votre père a pâli de honte !

CLARENCE

Moins que moi !
N'ai-je pas souffert, moi, quand leur haute ironie
Semblait me supprimer sous un autre génie ?
Il a raison ! Et moi j'ai raison quand je sens
S'emballer les chevaux qui piaffent dans mon sang !
Oui, les rois ne sont rien ! Ainsi, de race en race,
Le sceptre se promène et la couronne passe ;
Ainsi, comme un hochet fragile et nuageux,
Les princes au berceau le heurtent dans leurs jeux ;
Et, d'avance, voués au fatal diadème,
Les fils des rois toujours deviennent rois eux-mêmes.

RADIANA

Clarence...

CLARENCE, *désespérément.*

Oui, toujours ainsi, les fils des rois,
A leur tour, deviendront ce que fut autrefois

Leur père, dans le sacre éclatant qui les nomme.
Les fils des rois sont rois ! Et les fils des grands hommes ?
Rien... rien !... De cette gloire entrevue au berceau,
De ce nom sous l'azur lancé comme un arceau,
Des acclamations du monde et de l'Europe,
De tout ce qui depuis toujours les enveloppe,
Il ne leur reste rien !... Que l'auréole fut
D'un métal à la fois plus riche et moins confus
Que tout autre, pour eux, elle est un simulacre ;
Et leur père, ce roi d'un impossible sacre,
Ne pouvant malgré lui transmettre sa grandeur,
Sent, quand il va mourir, sa couronne qui meurt ;
Et pour que sur aucun son règne ne retombe,
Comme un objet volé l'emporte dans sa tombe,
Où nul ne descendra la reprendre pour eux !

La porte s'ouvre. Wisburn parait.

Mon père...

WISBURN, écartant Radiana d'un geste.

Laissez-nous...

Radiana se retire.

SCÈNE IV

WISBURN, CLARENCE

WISBURN

Quand nous sommes tous deux,
Pourrez-vous m'expliquer cette étrange révolte,
Et ce ton à la fois tragique et désinvolte ?
Le prince a bien voulu, par égard pour mon rang,
L'excuser !... Mais il fut de suite différent ;
Pendant que vous parliez j'hésitais à vous croire,
Et je me crois trahi par ma propre mémoire.
Vous... ici... devant moi... au prince?... Il faut vraiment
Que vous ayez perdu le moindre entendement ;
Que vous ayez des mots chassé le sens lui-même !
Clarence ! répondez ! Clarence... je vous aime !
Qu'avez-vous ? Vous baissez les yeux. Et vous voulez
Reprendre de nouveau ce silence aveuglé

Qui semble défier le monde! De quel crime
Suis-je donc le coupable et mon fils la victime?
Je veux une réponse à l'instant! Je ne puis
Admettre un ton pareil, en ce lieu, cette nuit,
Quand, par l'accent d'un prince, un peuple entier m'honore.
Voyons, répondez-moi. Vous vous taisez encore...
La honte vous prescrit ce silence étouffant,
Mais que vous ai-je fait, abominable enfant?
De quel droit me jeter cet œil qui s'exaspère?
N'étais-je pas un père incomparable, un père
Tendre? Oui, quelquefois mon œuvre m'isola,
Mais, quand vous souffriez, chaque fois j'étais là...
Ne t'ai-je pas chéri?... Ai-je manqué peut-être
De tendresse?... Non pas. Et pourtant je sens naître
Plus d'ombre entre nos cœurs chaque jour plus étroits.
De quoi m'en voulez-vous? Sans cesse autour de moi
Je sens comme un remords s'élever vos prunelles;
Quel Dieu réprobatif s'agite donc en elles?
Depuis deux mois surtout, j'ai senti s'accuser
Cette chose qui vient mettre entre nos baisers
De la glace... Parlez, Clarence, cela trouble
Mon travail. Vous sentir ainsi douloureux, double,
Je ne puis, c'est trop dur pour moi! C'est trop affreux!
Chaque jour ce grand mur qui monte entre nous deux
Augmente. Répondez. Réponds! On dirait même
Que c'est depuis ce jour, mon fils, mon fils que j'aime,

Où tu m'as demandé conseil en palpitant
Sur deux dessins de toi ; oui, depuis cet instant,
Je te sens chaque jour plus lointain ! Tu redoutes
Ma présence? Tu t'es éloigné de ma route ?
Et ce jour-ci, ce jour... Pense, tu ne viens plus
Le matin m'embrasser ! Tu n'as jamais voulu
Depuis deux mois poser ton baiser qui m'éclaire
Dans l'atelier, sans toi déserté de lumière ;
Et cette fête où rien ne devrait t'assombrir,
C'est parmi mes tableaux que tu viens pour la fuir ;
Au moment où sans lui tout me semble inutile,
Mon fils n'est dovant moi qu'un sphinx aux yeux hostiles...
Réponds, réponds, je veux un mot ! Il me le faut...
Je ne m'en irai pas sans t'arracher ce mot ;
Inutile pour toi de fuir devant ce gouffre !
Je veux un mot de toi...

CLARENCE, tombant à genoux.

Père, père, je souffre.

WISBURN

O Clarence !...

CLARENCE

Au secours, père !

WISBURN

A cause de moi?

CLARENCE

Oui...

WISBURN

Mais de quoi, mon Dieu...

CLARENCE

Je vous en veux!

WISBURN

De quoi?

CLARENCE

De...

WISBURN, se prenant la tête entre les mains.

Tu serais jaloux de l'hiver, toi l'aurore?
Jaloux, toi, toi, de moi?

CLARENCE

Père, je vous adore...

Ce n'est pas vrai, je mens! Jaloux! Ce mot affreux
N'est pas le mot précis que ma souffrance veut;
Ce sentiment mesquin me serait impossible.
Quand Phaéton, pensif, imprudent, insensible,
Sent naître en son orgueil un désespoir vermeil
Et monte chez son père éclatant, le Soleil,
Lui demander son char afin de le conduire,
Est-il jaloux du jour qu'il voudrait reproduire?
Non, mais il sent en lui, comme un grand cri d'amour,
Le devoir, lui aussi, de peser sur le jour!
Il sent, comme une force ardente et coutumière,
L'ordre d'être à son tour le dieu de la lumière.
Père, comme ce dieu, ménagez mon émoi.
Je veux conduire un peu le char. Prêtez-le moi!

WISBURN

Mon fils...

CLARENCE

Accordez-moi ce dont je vous implore,
Père, je sens en moi un dieu qui me dévore;
Ce dieu, c'est mon génie! Un simple mot de vous...

WISBURN

Je...

CLARENCE

Doutez-vous de moi qui suis à vos genoux?...
Auprès de moi, guidez ma main sur une toile,
Laissez-moi rallumer ma torche à votre étoile.

WISBURN

Mon fils...

CLARENCE

Père, il le faut...

WISBURN

Mais, mon enfant, comprends!
De très grands ont voulu...

CLARENCE

Pas les fils d'aussi grands
Que vous...

WISBURN

L'art est un dieu féroce qui nous tue.

CLARENCE

Quoi! vous refuseriez que je vous perpétue?
Pour vous seul, vous voulez réserver âprement
Cette immortalité!

WISBURN

D'autres destins pourtant
T'attiraient; n'as-tu pas ta beauté pour escorte?

CLARENCE

Je veux être un grand peintre; hors ça, rien ne m'importe.

WISBURN, très gravement.

Et si tu n'étais pas un grand peintre, après moi?
Pourrais-tu supporter d'être le fils du roi
Qui ne peut pas régner? Mon fils tendre et languide,
Comprends qu'en cet instant mon amour seul me guide.
Je suis plus difficile et sévère pour toi
Que pour moi-même! O mon adoré, comprends-moi,
Je dois te détourner de la course peut-être
Si je ne suis pas sûr de t'y voir apparaître

En vainqueur. Comprends donc, c'est qu'en étant mon fils
Il faut être plus grand que je n'étais jadis.
D'aucun défaut, jamais, on ne te fera grâce :
Tu ne m'égaleras que si tu me dépasses !

CLARENCE

Père...

WISBURN

Et j'ai peur, j'ai peur...

CLARENCE

Rien ne me reste donc?

WISBURN

Mais...

CLARENCE

Tu ne crois donc pas au pouvoir de mes dons?

WISBURN

Quoi...

CLARENCE

D'un grand maître, alors, je n'aurais pas l'étoffe ?

WISBURN, *désespérément.*

Clarence !

CLARENCE

O père, alors, dites au philosophe
Qu'il ne trouvera plus son problème ; au chanteur,
Dites que plus jamais dans le fond de son cœur
Il ne retrouvera, à la minute exacte,
La chanson qui, pour lui, remplace tous les actes ;
A l'amant palpitant dans son rêve ingénu,
Dites que plus jamais, éblouissant et nu,
Il ne tiendra le corps qu'il aime ; au paysage,
Que l'étoile du soir, perle de son visage,
Ne se suspendra plus aux tempes de la nuit ;
Au mourant, que le ciel est vide comme lui ;
Mais ne m'arrachez pas, comme à l'enfant son livre,
L'espoir en mon génie à qui je dois de vivre !
Que serais-je sans lui ? N'avez-vous pas pensé
Que c'était le seul but de mon cœur insensé ;
Que sans lui, tout soudain s'écroule dans un râle,
Espoir, bonheur, amour, conscience, morale !
Tout, pour ne plus laisser qu'un vide sans effort
Où viendraient tournoyer la débauche et la mort !

WISBURN

Mais que puis-je pour toi ?

CLARENCE

Exaucer ma requête
Et rendre un peu de paix à ma brûlante tête!
Tenez, j'ai, pour qu'enfin vous le considériez,
Porté ce que j'ai fait, mon pastel, le dernier.
Comme au juge absolu, je vous livre mon rêve;
Consultez ce tableau, appelez vos élèves,
Et, dans le dernier feu d'un espoir qui s'éteint,
J'attendrai le verdict qui sera mon destin.
Je le veux... Au verdict, que ma fierté réclame,
J'ai moi-même adapté la forme de mon âme;
Il le faut, je le veux!

Clarence est sorti, Wisburn reste seul.

SCÈNE V

WISBURN, seul.

Pauvre enfant!

Il sonne; Perkins paraît.

Perkins, va
Me chercher Richardson et Leghorn. Ils sont là,
Je voudrais leur parler!

Perkins sort.

A l'ombre de la lune,
On danse! Que n'es-tu l'un de ces danseurs, l'une
De ces minceurs qui vont, dansant sur leur tombeau;
L'amour fut ton destin, enfant terrible et beau,
Qui veux t'aventurer vers la gloire inflexible
Avec un cœur trop faible et des mains trop sensibles.

Il regarde, en soupirant, le pastel que vient de lui confier Clarence.

Non, la gloire pour toi n'est pas faite! Elle prend
Non des fronts plus parfaits, non des rêves plus grands,
Mais des cœurs plus trempés à son robuste empire.
Tu n'es que Roméo, tu veux être Shakspeare!
Les dieux t'avaient créé pour être, dans le vent,
Une statue en marche, un chef-d'œuvre vivant,
Que ne contentes-tu ton âme exacerbée
Du bonheur qui t'appelle avec ses mains bombées!

Leghorn et Richardson paraissent. Ils s'approchent timidement de Wisburn qui reste dans une méditation profonde. Ce sont ses deux élèves préférés.

SCÈNE VI

WISBURN, LEGHORN, RICHARDSON

LEGHORN

Maître, vous nous vouliez?

WISBURN

Oui... Pour vous consulter
Au sujet d'un tableau que vient de m'apporter
Le prince, et sur lequel mon jugement s'impose.
Tout juge hésite un peu quand la gloire est en cause.
Personne à ce débat n'assiste. Soyez francs,
Comme si vous parliez à votre ombre en marchant.

Il a découvert le petit pastel de Clarence. Les deux élèves le regardent.

Eh bien?

LEGHORN, hésitant.

Mais...

RICHARDSON

Mais... ce n'est...

LEGHORN

C'est...

WISBURN

Parlez sans rien craindre,
Tout en pensant combien il est grave de peindre.
Celui qui fit cela vous semble-t-il doué?

LEGHORN, avec la même hésitation.

C'est délicat!

RICHARDSON

C'est faible...

LEGHORN

Il me faut avouer
Que ...

WISBURN

Celui qui le fit vous paraît-il attendre
Un très grand avenir?

LEGHORN

On peut toujours prétendre,
Mais...

WISBURN

Enfin, votre avis est que?

LEGHORN, très rapidement et se décidant tout d'un coup à dire la vérité.

Cela n'est rien!

RICHARDSON, répétant le verdict de Leghorn avec une sorte de cruauté.

Rien!

WISBURN

Je vous dis merci!... Laissez-moi seul... C'est bien.

LEGHORN

En louant le faux art, c'est le vrai qu'on blasphème.
Trouvez-vous cela beau?

WISBURN

Je ne sais plus moi-même,
Car le cadre fragile entre mes doigts posé
Vivait, chair palpitante, immobile baiser;
Un sang trop identique y coulant sans relâche
Me rendait trop sévère ou me rendait trop lâche.
Parfois mes doigts tremblants du contact radieux
Y prenaient leur frisson pour le frisson d'un dieu,
Et je ne savais plus, dans ma crainte infinie,
Si c'était simplement ma fièvre ou son génie...
On prend pour du cristal ses larmes de jadis...

LEGHORN

Quel est ce débutant sans gloire?

WISBURN, avec une immense résignation douloureuse.

C'est mon fils.

Leghorn et Richardson ont fait un mouvement de protestation.

Surtout, ne changez pas d'opinion... Silence!
Affreuse vérité!

Ils sont partis. Wisburn va à la porte, l'ouvre. Clarence paraît. Il est d'une pâleur infinie.

SCÈNE VII

WISBURN, CLARENCE, puis PERKINS

CLARENCE, qui a tout entendu.

J'accepte la sentence.

WISBURN, s'excusant.

C'est toi qui l'as voulu.

CLARENCE

Ce que ces gens ont dit,
Père, répondez-moi, vous le pensiez aussi?
Ce fut dans leurs propos votre âme tout entière!...

Comme s'il allait chanceler, frappé par une trop forte émotion, il s'appuie à une chaise. Wisburn ne fait pas un signe pour se démentir.

C'est bien...

WISBURN

Mais tu pâlis...

CLARENCE

Rien qu'un instant, mon père!
Je ne suis pas encor maître de ma pâleur.
Cela viendra, puisque vos mots étaient les leurs;
A ce poison, il faut que mon cœur s'habitue,
De peur que, peu à peu, son âcreté ne tue!
Oui, courage! Le mot sonne à mon cœur vivant.
Courage! c'est un mot qu'il faut dire souvent,
Et que vous me direz chaque jour davantage,
Père, car ce qu'il faut avoir, c'est du courage!
Le courage qu'il faut, grand homme que voilà,
Pour être votre fils et n'être que cela!

WISBURN

Le destin...

CLARENCE

Je le hais, ce dieu qui me fascine!
Qu'est-ce que fut ton fils, Racine? Louis Racine...

Et toi, Cromwell? un fou... toi, Sophocle? un dément...
Toi César? un nuage... Et toi, toi le plus grand,
Toi qui fis de ton peuple une armée indicible
Dont une main te tient quand l'autre tient la Bible,
Toi qui peuplas le monde avec avidité
De tant d'êtres créés par ta simple beauté,
De tant d'amants, de tant de dieux et de couronnes
Que tu pris à la fois Elseneur et Vérone,
Créateur infini dont le monde se sent
L'héritier dans son rêve autant que dans son sang,
Que fut ton fils, Shakspeare?... Un nom, pas davantage,
Sur une tombe, au bord d'un caveau de village...

WSBURNI

Tais-toi... tais-toi!

CLARENCE

Toujours ainsi, après les dieux,
Ces foudroyés humains toujours créés par eux!
Punitions du ciel où le remords s'exprime!
Mon père, le génie, au fond, n'est-il qu'un crime,
Puisqu'on verra toujours, dans l'ombre qu'il poursuit,
Comme des astres vains d'une inutile nuit,
Tourner, dans un azur négligent et funèbre,
Nos prénoms oubliés près de vos noms célèbres?

WISBURN

Clarence !

CLARENCE

Un crime, certe, et le plus effarant !
Qu'avez-vous donc commis, grands hommes, nos parents,
Pour qu'après vous, toujours, nous traînions en silence
Ces blessures qui sont des reproches immenses ?
Père, qu'avez-vous fait d'égoïste, de dur,
Quel manque de douceur, de justice, d'azur,
Au fond de tout chef-d'œuvre est-il comme une pieuvre,
Quel malheur y a-t-il au fond de tout chef-d'œuvre,
Pour qu'à travers le temps, tous, nous donnant la main,
O fils trop inconnus des jours sans lendemain,
Nous soyons, à jamais voués au crépuscule,
Tous ces Césarions et tous ces Augustules ?

WISBURN

Mais...

CLARENCE

Gardez votre crime avec avidité,
Car cela fut ainsi de toute éternité ;
De toute ! Et cependant, père, je vous le jure,
Ce serait d'une grâce invraisemblable et pure,

Ce serait à la fois si bizarre et si beau,
Que de vos propres mains je tienne le flambeau,
Qu'à la gloire une fois cessant d'être fatale,
Vous m'offriez, ainsi qu'aux flammes la vestale,
Et Shakspeare peut-être aurait été jaloux
Du chef-d'œuvre vivant qui serait né de vous.

WISBURN

Clarence...

La porte s'ouvre, Perkins paraît. On entend, au dehors, le bruit des fanfares anglaises.

Qu'y a-t-il ?

PERKINS

Le prince se retire
Et voudrait en partant...

WISBURN

Je viens...

CLARENCE

Allez lui dire,

Père, qu'il eut raison !... Non, ne lui dites rien...
Allez l'accompagner, simplement. Le seul bien
Qu'on puisse en ce moment me faire, le silence
Me le fera... Allez, père... Oui, je commence
A me sentir bien mieux...

WISBURN

Mais...

CLARENCE

Presque consolé !

Wisburn est parti.

SCÈNE VIII

CLARENCE, PERKINS, puis LA GLOIRE

Dès que son père a disparu, il s'approche des tableaux dont le grand cercle l'environne.

CLARENCE

Tableaux de son génie, ô tableaux assemblés,
Qui me considérez, comme autant d'astronomes,
Une étoile ! tableaux plus savants que des hommes,
Vous me répondrez, vous ! Mon père, dans sa tour,
N'entend pas les appels saignants de mon amour,
Et les hommes ont pu se tromper ! Mais vous, toiles,
Répondez-moi ! Parlez sans mystère et sans voile,
Il me faut un verdict...

Il va au portrait de Byron.

Réponds, toi ?...

Il va au portrait de Gœthe.

Réponds, toi ?...
Puis-je avoir du génie? Oh! comme il fait donc froid!
Perkins, mets une bûche au cœur triste de l'âtre
Et que le feu renaisse amical et bleuâtre.

PERKINS

Que faites-vous ici, seigneur! Il faut danser...

CLARENCE, avec un signe dédaigneux.

Danser? c'est le passé, Perkins, c'est le passé.
Danser !... Est-ce qu'on peut danser quand on a l'âme
Lourde d'être le fils d'un homme et d'une femme?
Car nous sommes chacun ce double condamné
Sur qui pèse à jamais la honte d'être né.

Il va au portrait de Shelley.

Réponds, toi ?... Les tableaux se taisent sur leur plinthe...
Tout se tait. Chaque fois que l'homme pris de crainte
Jette un cri, tout se tait : Dieu, la société,
Le rêve, le bonheur, mon père, la beauté.
Rien, au terrible appel, ne répond, nuit livide!
Les hommes, les tableaux et le ciel, tout est vide.
Pas de génie !

Au loin, la musique joue.

Encor ces rythmes anciens...
Perkins, cours et va dire à ces musiciens
De jouer sur la corde où mon passé persiste,
Cet air de mon enfance impénétrable et triste
Où mes jeunes printemps semblent perpétués...

Perkins est sorti. Clarence est maintenant seul. De nouveau il se dirige en chancelant vers les tableaux.

C'est exactement l'air qu'il faut pour me tuer.
Car je vais me tuer...

La musique joue dans le parc, lointaine. Clarence est maintenant devant la Gloire.

Dans l'ombre bleue et noire
Un portrait : quel est-il? Le portrait de la Gloire.
Voilà donc cette image au regard plus qu'humain
Qui dans mon souvenir se compose un chemin.

S'adressant au tableau.

Ton doigt levé me fixe une route trop brève!
Quand les hommes brutaux ont déchiré mon rêve,
Viendrais-tu m'indiquer, de ton regard béant,
Quelque astre lumineux levé sur mon néant?
Non, ce que j'aperçois, dans ta main qui vacille,
C'est la mort, n'est-ce pas, dont tu tiens la faucille?
Seule barque possible au cœur chargé d'ennui.
O toi qui m'as créé l'âme, je t'obéis...

Je viens vers toi! Je viens fondre en toi mon malaise!
Je m'anéantirai comme un temple d'Ephèse.
Je mourrai pour laisser un nom éblouissant,
Et j'éclabousserai ces toiles de mon sang!
César, quand il a vu la statue d'Alexandre,
N'avait fait que pleurer, car il pouvait prétendre
Le dépasser plus tard! Eh bien, je ferai mieux;
Mes larmes, ce sera mon jeune sang fiévreux,
Mon sang, dont j'ai signé le nom dont je me nomme.
Et cette mort, ici, ce soir, ce sera comme
Si Césarion, fou de rêve et de hasard,
S'était tué contre la statue de César!

Il s'élance, une arme dans la main, contre le portrait de la Gloire, mais celle-ci semble devenir vivante, et sa voix s'élève, toute proche du désespoir de Clarence.

LA GLOIRE

Et moi je ne veux pas que tu meures! J'exige,
L'ayant moi-même fait, ce merveilleux prodige.
J'écarte de ton front le funéraire émoi.
Il n'est pas encor temps que tu meures pour moi.
Je suis celle qui vient quand personne n'y pense :
Tu me connais depuis toujours! Dans ton enfance,
J'ai lui sur tes regards de toute ma beauté
Comme ces reines d'Orient qu'à leur côté

Les conquérants romains ramenaient en otage.
Ton père m'installa dans tout ce paysage.
Quand, enfant, tu portais ton cœur en pamoison,
C'est mon parfum que tu sentais dans la maison.
C'est à cause de moi, créés par cette toile,
Que tout, le vent, la nuit, le cyprès, chaque étoile,
Avait ce goût terrible et sacré de douleur.
Je suis celle qui dit à Chénier : « Chante et meurs. »
Je suis celle qui montre à Byron plein d'ivresse
Le chemin bleu pavé d'astres, qui mène en Grèce.
Sophocle m'écoutait dans ses cheveux flottants
Quand il dansait avant la bataille à quinze ans.
Quand Pascal se croit seul, nous méditons ensemble.
Quand Michel-Ange, au fond des nuits qui me ressemblent,
Touche au marbre, tous deux nous en triompherons,
Car je suis le flambeau qui s'allume à son front.
J'ai lui sur les penseurs; j'ai lui sur les poètes ;
Et je veux aujourd'hui sauver ta jeune tête.
M'arrachant de la toile, où toujours tu me vis,
Je viens te dire : Pars! oui, pars vers Londre, et vis!
Pars, rechargé d'orgueil par ma voix péremptoire,
Puisque je te l'ordonne et que je suis la Gloire!

CLARENCE, passant une main fiévreuse sur son front.

Ainsi, je serai grand? Je serai l'un de ceux
Qui marquent l'avenir à son chiffre de feu?

LA GLOIRE

Oui, mais pars!

CLARENCE

Je serai l'un des impérissables
Qui creusent leurs prénoms dans un désert de sable?

LA GLOIRE

Oui, mais pars!

CLARENCE

Éclairé par ma jeunesse, par
Ma gloire, l'avenir se lève!

LA GLOIRE

Oui, mais pars!

CLARENCE, tombant à genoux, dans une sorte d'ivresse triomphale.

Gloire! tous mes effrois n'étaient que des blasphèmes,
Et, dès que je te vois, je redeviens moi-même!
Mais au fond, tout ceci, je ne le pensais pas.
Si mon génie en moi livrait de tels combats,
C'est qu'il était tout près d'illuminer la terre!

Quand j'ai douté de ma puissance solitaire,
Quand j'ai de mon malheur pris le ciel à parti,
Je te mentais! Adieu!

Il s'élance au dehors. Un instant, la Gloire suit Clarence des yeux, puis ses bras retombent, inertes, comme avec désespoir.

LA GLOIRE

C'est moi qui t'ai menti!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Deux ans après, à Londres, chez Clarence.

L'aurore, qui pénètre à travers les persiennes, éclaire la fin d'un souper qui a duré toute la nuit, et, mêlant sa fraîche lumière à celle des flambeaux épuisés, glisse sur les épaules nues des femmes et sur les fleurs fanées de la table. Au fond, la porte de l'atelier où Clarence travaille et où il ne laisse entrer personne.

SCÈNE I

CLARENCE, LE PRINCE DE GALLES, BRUMMELL, RADIANA, GÉRALDINE, etc...

LE PRINCE DE GALLES, une coupe de cristal à la main.

Avant que le soleil se lève des nuées;
Avant que la lumière, autre prostituée,
Ne s'accoude au balcon fatigué du matin;
Avant que la dernière étoile qui s'éteint

Prouve qu'en toute aurore il est une agonie;
Avant que l'on entende, ardente symphonie,
L'essor passionné du jour se lever sur
Les feuillages, le ciel, les rivières, les murs
Du roi George mon père; avant que l'on entende,
Sous le ciel auroral, plus frais que la lavande,
Sous le ciel allégé qui sort de chaque nuit
Ainsi qu'un frêle oiseau fait d'un buisson de buis,
Sous ce ciel où leur cri s'amuse à se répondre,
Les maraîchers monter vers les quartiers de Londres,
— O cri des matinaux et sombres maraîchers
Que connaît sans répit l'aube des débauchés
Que l'aurore inquiète et que leur cri rassure —
Buvons cette dernière coupe à la luxure!

GÉRALDINE

Luxure, fruit de mort.

BRUMMELL

Astre d'obscurité,
Luisant sur la mesquine et morne humanité!

GÉRALDINE

Tour ténébreuse où notre spleen se réfugie!

UNE FEMME

Lys dangereux qui pousse au jardin des orgies!

CLARENCE, qui s'est levé de la table, très pâle et très changé.

Grande tentation troublante des vivants,
Toi qui fais oublier l'après, l'auparavant,
Toi qui donnes, serti dans ta lunaire châsse,
Ce diamant d'oubli que les humains pourchassent,
Je t'adore en effet! Tu n'as pas la fraîcheur
Ni les vains attributs méprisants du bonheur,
Ton flambeau jette au loin des lueurs inégales,
Tu ne connais jamais la lampe conjugale,
Le clair tressaillement de l'horrible avenir,
Le berceau des enfants destinés à mourir ;
Mais ton goût torturant nous grise et nous enivre,
O toi qui fais périr mieux que ce qui fait vivre,
Puisqu'on mesure en toi, comme un trésor béant,
L'anxiété de l'homme et son futur néant!
Sois bénie à jamais dans le temps! sois bénie
Par tout ce qu'il te fut immolé de génie,
Par Lilith respirant le fruit vertigineux,
Par les paradis morts et par Sodome en feu,

Par l'obscure pénombre où le cœur délibère,
Par les nains de Commode et les paons de Tibère,
Sois bénie à jamais ! et, mouvement de mort,
Épidémie étrange où Satan rôde encor,
Désespérante soif d'une vaine fumée,
Du monde tout entier construis-toi ton armée ;
Entre dans les couvents, entre dans les palais,
Et, chaque jour faisant ton règne plus complet,
Et déroulant ainsi ta volonté profonde,
Dans un dernier vertige, anéantis le monde!

UNE FEMME

Il chancelle !

LE PRINCE, se levant et allant à lui.

N'est-il pas las jusqu'à mourir!
Chaque jour au travail, chaque nuit au plaisir.

CLARENCE

Un cœur n'est rayonnant que lorsqu'il se consume,
Pour garder l'étincelle, il faut user l'enclume !

UNE FEMME

Tu t'épuises, Clarence! On te le dit assez.

CLARENCE

Ce n'est rien, un vertige... Il est déjà passé.

RADIANA

Depuis deux ou trois mois, ce trouble s'accentue.

BRUMMELL, négligemment.

Mon cher, tu te tueras ?

CLARENCE

Et puis si je me tue !...
J'ai fini les tableaux où mon cœur se transmet.

LE PRINCE

On en parle toujours. On ne les voit jamais.
Montre-les-nous, voyons...

CLARENCE, mystérieusement.

Peut-être tout à l'heure.
En allant à Hyde Park, vous frôlez ma demeure,
Prince, et si vous voulez vous arrêter ici...

LE PRINCE

Sais-tu ce que j'évoque en nous voyant ainsi,
Et quelle ancienne voix vient peupler le silence ?

CLARENCE

Non, Monseigneur !

LE PRINCE

Je pense à ta jeune insolence,
Au grand bal chez ton père. Oh ! tu fus radieux
Alors, comme piqué par l'abeille des dieux.
Je ne supposais pas qu'à des aubes lointaines
Nous brûlerions ensemble une existence humaine,
Et qu'aux flambeaux des nuits heurtant notre pâleur,
Nous... J'ai toujours aimé l'insolence, d'ailleurs !

Plus qu'aucun bataillon, sa grâce est péremptoire,
En m'insultant, Brummell est entré dans l'histoire !

BRUMMELL

Mais pourtant...

LE PRINCE

J'aime ainsi mettre de l'imprévu
Comme une surprenante écharpe à mon cou nu.
Narguant tout, il me plaît qu'on me nargue moi-même ;
J'aime diminuer ma puissance suprême ;
Et je me sens moins roi, dans mes futurs palais,
Qu'à la fin d'un souper où je m'encanaillais !
Tu viens, Brummell ?

BRUMMELL

Voici.

LE PRINCE

Quelle grâce infinie...
Même ivre, sa cravate a toujours du génie !
Tu seras mon ministre.

Il met la main sur l'épaule de Brummell et, s'apprêtant à partir, il s'adresse à Clarence.

Ah! voyez-vous, mon cher,
Le trône, le pouvoir, tout serait un enfer
Sans la jeunesse. Et, quand le destin nous l'impose,
L'aube la plus modeste est une apothéose.
Ce sera ma grandeur, dans ce siècle nouveau,
D'avoir tout disposé, Jeunesse, à ton niveau;
D'avoir toujours tendu ma torche à ton phosphore,
D'avoir bâti sur toi comme sur le Bosphore,
Et d'avoir tout jeté de mon destin fiévreux
Dans l'éblouissement de tes bûchers en feu!

BRUMMELL

Mais...

LE PRINCE

Jouissons des jours qui restent, chère aumône,
Car demain c'est la mort et demain c'est le trône.
Qui sait si ce n'est pas ton dernier feu rosé?
Qui sait si tu n'es pas en train d'agoniser,
O Jeunesse qui prends, pour achever ton règne,
L'Aurore où s'éveillait, en musique, Montaigne!
— A bientôt!

CLARENCE, arrêtant une femme sur le seuil.

Vous partez?

UNE FEMME

Il faut te reposer!

LE PRINCE

Les baisers seulement reposent des baisers!
Bon matin!...

Brummell ouvre la porte. Un rayon de soleil entre et les femmes s'en vont, une à une, éclairées par un double jour, celui de l'aurore qui se lève et celui des flambeaux épuisés de la nuit.

Dans le jour, chacune de vous semble
Une sœur claire à qui sa sœur sombre ressemble.
La porte close, on voit vos cheveux menacés
De nuit... La porte s'ouvre... et vous éblouissez!
Un seul pas, et, de vous chacune, on voit s'extraire
Comme d'un lys foncé, un grand lys de lumière,
Et, chancelante encor dans ce double séjour,
Vous songez dans la nuit et vous riez au jour!
Bonne nuit... Bon matin...

TOUS

A bientôt!

Ils sont partis. Les premiers rayons du jour se mêlent aux derniers éclats de rire... Radiana, la tête entre les mains, s'assied sur le sofa... Clarence se dirige vers la grande baie par où il voit le soleil se lever.

SCÈNE II

CLARENCE, RADIANA, PERKINS

CLARENCE

Vieille aurore,
De te lever toujours n'es-tu pas lasse encore?
Chaque matin, à la même heure, n'es-tu pas
Lasse de voir toujours nos baisers, nos trépas,
Toujours pareils... et notre identique mystère?
Vieux soleil, n'es-tu pas écœuré de la terre?
Te révoltant un jour contre ta morne loi,
Refuse donc, enfin, de servir, comme moi,
Caché sous les draps bleus des ténèbres profondes !
Sois assez courageux, vieil employé des mondes,
Pour rompre à tout jamais ton spleen et ton ennui,
Et pour nous rejeter dans l'éternelle nuit...
Je n'ai jamais aimé regarder le jour naître!

PERKINS, apportant une lettre.

Une lettre pour vous!

CLARENCE, prenant fiévreusement la lettre.

De mon père, peut-être?
Le jour même à présent pourrait me sembler beau!
Le mot que j'attendais!

Il a ouvert la lettre. Il la lit précipitamment. Il la respire.

Tout, le vent, les roseaux,
Le grand parc oublié, montent de ce message.
Une lettre, parfois, c'est tout un paysage.
Il a reçu ma lettre! Il viendra ce matin.
Pour la première fois, je te bénis, Destin,
Puisque, dans la demeure où la gloire est venue,
Mon œuvre est achevée avant d'être connue.

RADIANA, qui fait un pas vers l'atelier fermé.

Montre-nous...

CLARENCE, secrètement.

Nul ne doit regarder avant lui

Ces tableaux sur lesquels l'éternité reluit.
Qu'il comprenne, ses yeux leur servant de baptême,
Qu'en aimant la beauté, c'est un peu lui que j'aime,
Et qu'un immense amour planant sur nos rancœurs
Chacun de mes tableaux n'est qu'un pas vers son cœur!

RADIANA

Même moi qui n'ai pas hésité à te suivre?

CLARENCE, l'écartant, comme avec effroi, du seuil de l'atelier.

Pardon, simple vignette en marge d'un grand livre,
Mon cœur est ici-bas ma seule nation,
Mais ce n'est pas d'amour qu'il a l'obsession.
Trop brûlant pour chérir, sa fièvre est personnelle,
C'est la gloire toujours, lorsque je dis : « C'est elle! »
Et tu ne peux rien être, où la gloire est au seuil,
Qu'une rose tombée au pied de mon orgueil!

La porte s'entr'ouvre. Le docteur paraît.

SCÈNE III

Les mêmes, LE DOCTEUR

CLARENCE

Vous, docteur? Vous venez comme ça, dès l'aurore?

Désignant Radiana.

C'est elle qui voulut que vous veniez encore?

LE DOCTEUR

Ma simple inquiétude, hélas! l'aurait osé.

CLARENCE, violemment.

Il faut me laisser seul.

LE DOCTEUR

Il faut vous reposer,

Trop de fièvre et d'ennui vous ronge et vous altère.

CLARENCE

Le Christ a bien porté sa croix jusqu'au Calvaire.

LE DOCTEUR

Les divins reposoirs luisaient auparavant.

CLARENCE

Qui porte un grand message expire en arrivant.
Toujours la mort, au but, attend le coureur ivre.
Entre ses doigts noyés, Shelley feuillette un livre,
Et Keats, à son premier sommeil un peu profond,
Entend pousser les violettes sur son front !

LE DOCTEUR

Il faut vivre pourtant!

CLARENCE

Moins dans son siècle même
Qu'en ces temps dont l'oubli garde les quartiers blêmes !
Si, mon corps n'étant plus, mon cœur sait battre encor,
Je me reposerai lorsque je serai mort.

LE DOCTEUR, montrant Radiana.

L'amour vous tend pourtant son épaule fidèle !

CLARENCE

J'entends, dans le lointain, les siècles qui m'appellent ;
Sur leurs trônes nombreux groupés à l'horizon,
Leurs lumineux appels obsèdent ma raison ;
Ils m'apparaissent tels que dans l'Apocalypse :
Quand la gloire est pour nous, la mort n'est qu'une éclipse !

LE DOCTEUR

Votre cerveau troublé ne sait plus ce qu'il voit.
Le bonheur est plus simple et plus beau quelquefois.
Sa modeste visite a des douceurs insignes.

CLARENCE

Le bonheur, c'est à quoi les vaincus se résignent !

LE DOCTEUR

Clarence, il vous faudrait du repos, le printemps,
Une maison avec des fleurs aux contrevents,
Jamais d'émotion.

CLARENCE, riant douloureusement.

Docteur, je vous vénère,
Arrachez-moi le cœur et je suis centenaire !
Le cœur ! C'est, en effet, le bouleversement.
On devrait se briser le cœur à quatorze ans,
Et n'avoir plus de cœur pour sentir et pour vivre.
Le cœur, c'est ravissant, peut-être, dans les livres...
Si mon cœur était mort, que je serais heureux !
Donnez-moi le moyen d'en guérir, je le veux !
Et je vous donnerai tout ce que je possède...
Plus de cœur... en effet, docteur, c'est un remède !
Ne plus sentir, hélas ! il faudrait pour cela
Tuer ce monstre horrible : et ce monstre, il est là,
Qui se nourrit de moi comme une hydre charmante...
Plus de cœur !... En effet, ce monstre me tourmente
Et pourtant, quelquefois, à bien considérer,
J'aimerais mieux mourir que de m'en séparer !

LE DOCTEUR, haussant les épaules.

Enfant !

CLARENCE

Enfant ! pourquoi ? Mon cœur, c'est mon génie !
Si je ne sentais pas si fort toute harmonie,

Si je ne mourais pas de tout, dessous le ciel,
Que pourrais-je laisser d'âpre ou d'essentiel?
Le seul espoir que j'ai d'outrepasser la tombe,
C'est ce cœur dangereux par lequel je succombe ;
Et je garde à jamais l'orgueil désespéré
Que je vais en mourir parce que j'en vivrai !

LE DOCTEUR

Soit !... mais reposez-vous !

CLARENCE

Je le pourrai peut-être
Bientôt !

LE DOCTEUR

Mais, quand; bientôt?

CLARENCE, lui montrant la lettre que lui a apportée Perkins.

Vous voyez cette lettre?

LE DOCTEUR

Oui.

CLARENCE

Elle est de mon père... O bonheur recherché!
Ah! j'y tiens plus qu'à tout.

LE DOCTEUR, *avec surprise.*

Je vous croyais fâchés?

CLARENCE

Nous l'étions, en effet! Il m'en voulait de peindre,
Et, prenant son flambeau, de peut-être l'éteindre ;
N'ayant que l'avenir pour rêve à l'horizon,
Je suis resté deux ans absent de la maison.
Deux ans! Comprenez-vous la tristesse brisée?
Deux ans sans voir le toit, le porche, le musée,
Les grands yeux de mon père! Oh! peut-être, là-bas,
S'est-il imaginé que je ne l'aimais pas ;
Que j'avais déserté, par goût d'être infidèle,
L'atelier que la gloire ombrageait de son aile,
Le jardin revêtu d'une immortelle paix,
Les tableaux merveilleux! Ah! comme il se trompait!

LE DOCTEUR

Que ditez-vous?

CLARENCE

Deux ans, docteur... et pas un homme
Ne fut plus déchirant, plus fier, moins économe
De soi. Pendant deux ans, aucun labeur humain
Ne fit plus follement vaciller une main.
Nul ne vécut deux ans sous une telle étoile...
Docteur, et j'achevais toutes ces hautes toiles!

LE DOCTEUR

Clarence!

CLARENCE, désignant l'atelier.

J'achevais tous ces portraits finis
Qui dorment, comme font des enfants endormis,
Sous la housse, attendant qu'un maître les éveille!

LE DOCTEUR

Clarence, par pitié, montrez-moi ces merveilles...

CLARENCE, s'élançant comme pour défendre l'atelier.

Ah! non, pas avant lui, docteur, lui le premier!
Il le faut... Aussitôt fini de travailler,

J'écrivis à mon père... Une longue semaine
Dura! Comme c'est long, une durée humaine !
Je savais qu'il devait passer prochainement
Par Londre, et je voulais qu'il s'arrête un moment
Dans l'atelier nouveau! Viendrait-il ? Non. Peut-être?
Il viendrait!... Je pleurais en recevant sa lettre.
Oh! docteur, cela vaut la peine d'être né
Puisque j'ai du génie et qu'il m'a pardonné.

LE DOCTEUR

Mais...

CLARENCE

Je vais le revoir après deux ans d'absence !

LE DOCTEUR

Montrez-moi vos tableaux...

CLARENCE

Un peu de patience.
Oh! je veille sur eux!... Il me semble souvent
Que ce qui participe à leur charme émouvant

Pourrait fuir. L'autre soir, la nuit du grand orage,
J'ai veillé mes portraits comme de chers visages,
Et quand on m'a trouvé, à l'aube, je dormais
Au seuil de l'atelier où nul n'entre jamais.

LE DOCTEUR

Mais...

On entend un bruit de clochettes au dehors.

Lui! c'est lui, docteur, écoutez les clochettes!
Comme en un seul instant, Destin, tu te rachètes...

LE DOCTEUR

Je vous laisse...

CLARENCE

O docteur, vous reviendrez demain?

LE DOCTEUR

Sûrement... A bientôt.

CLARENCE

Passez par le jardin

Et cueillez en mon nom une rose de flamme,
La plus belle du parc.

PERKINS, entrant.

Monsieur, c'est une dame,
Madame Récamier.

CLARENCE, avec un soupir de désillusion.

Qu'elle vienne.

LE DOCTEUR

A bientôt!

Le docteur sort, ainsi que Radiana et Perkins.

SCÈNE IV

MADAME RÉCAMIER, CLARENCE

MADAME RÉCAMIER, regardant Clarence avec surprise.

C'est à Monsieur Wisburn que je veux dire un mot.

CLARENCE

C'est moi-même.

MADAME RÉCAMIER

Je suis, en effet, mon cher maître,
Dans une émotion...

CLARENCE, l'excusant d'un sourire.

Dont il faut vous remettre;
Je n'ai rien d'effrayant.

MADAME RÉCAMIER, riant.

En effet, c'était fou.
Ballanche m'avait dit tant de choses sur vous!

CLARENCE, cherchant dans sa mémoire.

Ballanche?...

MADAME RÉCAMIER, continuant à le regarder avec surprise.

En vérité, vous n'avez rien d'austère.
Mais votre gloire est telle!

CLARENCE

Oh! pardon!

MADAME RÉCAMIER

L'Angleterre
Fait un tel cas de vous!

CLARENCE

Vraiment, vous me flattez!

MADAME RÉCAMIER

Enfin, je vous admire avec intensité.
Et, puisque rien plus tard n'est vrai que dans la fable,
Je voudrais le portrait qui rende inoubliable.

CLARENCE

Mais...

MADAME RÉCAMIER

Je veux. N'est-ce pas que vous me direz oui?
J'ai beaucoup de portraits, déjà ; c'est inouï !
David, de mon épaule, illumine une toile.
Ingres m'a peinte en bleu avec un fond d'étoile.
Je suis un merveilleux modèle. J'aime tant
Sentir sur mon visage un regard insistant.
Poser est pour mon cœur la volupté suprême.
Quand on fait mon portrait, il me semble qu'on m'aime.

CLARENCE

Mais...

MADAME RÉCAMIER

Mon moindre sourire est un événement
Qui disparaît, mais fut préparé longuement.

CLARENCE

De grâce...

MADAME RÉCAMIER

Mon pied nu est un vrai paysage;
Proudhon pour une nymphe en a fait un moulage.
Alors, c'est entendu, vous me l'avez promis?

CLARENCE

Mais...

MADAME RÉCAMIER

Je suis, en effet, ici chez des amis
Et je ne voudrais pas avoir passé la Manche
Pour un refus... C'est entendu. Je viens dimanche.

CLARENCE

Je...

MADAME RÉCAMIER, d'une voix brusquement altérée.

Il le faut, monsieur. Nos tombeaux indiscrets
N'auront que de la cendre à l'ombre des cyprès.

En vain espérer d'eux un souvenir fidèle;
La mort anéantit tout ce qu'elle modèle.
Cet immense sculpteur qui façonne la nuit
Ne fait de nous qu'un marbre et sitôt le détruit.
Comprenez de quel cri ma beauté vous appelle?
Vous seul, à son naufrage, inventerez des ailes.
En vain j'aurai connu, d'un front corinthien,
Chateaubriand, l'Amour, il n'en restera rien!

CLARENCE

Mais...

MADAME RÉCAMIER

En vain la beauté qu'on disait sans seconde,
Si je ne deviens pas seulement la Joconde!

CLARENCE

Mais...

MADAME RÉCAMIER

De tout ce qui passe et ne reviendra plus,
Refusez à mon cœur de connaître le flux.

Vivante que l'amour n'a pas éternisée,
A défaut d'univers donnez-moi les musées :
Et, puisqu'en le faisant vous sauvez vous et moi,
Refaites la Joconde une seconde fois!

CLARENCE, à part.

Ainsi tout être humain n'est qu'un orgueil qui tremble,
Le modèle et le peintre, ainsi tout se ressemble!

MADAME RÉCAMIER, se levant pour partir.

Quant au prix, il suffit que vous me l'exprimiez;
La beauté n'en a pas; et monsieur Récamier
Est très riche. En effet, vous me direz vous-même
Ce que vous décidez. Rien n'est assez extrême
Pour payer son portrait par le célèbre auteur
Du *Jeune homme qui rit*, de la *Madone aux fleurs*,
De l'*Archange endormi*...

Elle s'est levée et se dirige vers la porte. Clarence a pris son écharpe jaune et va vers elle pour la lui poser sur les épaules : en entendant nommer les portraits, il pâlit.

CLARENCE, avec douleur.

Vous vous trompez, madame.

MADAME RÉCAMIER

Comment? je connais Londre? On m'a dit, sur mon âme,
L'atelier tout au fond d'un jardin de jadis.
Vous n'êtes pas le grand Wisburn?

CLARENCE, humblement.

Je suis son fils.

MADAME RÉCAMIER, avec un mouvement.

Pardon!

CLARENCE

L'erreur, hélas! n'est que trop coutumière.
Adieu!

MADAME RÉCAMIER, sur le seuil.

Non, pas adieu. Au revoir, au contraire!
Une erreur n'est parfois qu'un rayon d'avenir :

Où la beauté passa, la gloire peut venir!
D'autres enfants obscurs ont vaincu les ténèbres...

CLARENCE

Allez!... et revenez quand je serai célèbre!

Elle est sortie dans un dernier sourire.

SCÈNE V

CLARENCE *seul, puis* RADIANA

CLARENCE, mélancoliquement.

Ainsi jusqu'au destin, tout cherche à m'insulter,
Et pour mieux m'amoindrir se sert de la beauté.
Tout me dit : « Ne sois rien à côté de ton père
Qu'une confusion d'ombre... », et pourtant j'espère.
J'ai sur l'éternité posé mon poing nerveux.

Pour échapper à la lumière il a brusquement tiré le grand rideau de la fenêtre, et, comme s'il avait besoin de secours, il appelle :

Radiana !

RADIANA, accourant.

Vous pleurez ?

CLARENCE

Non, ce n'est rien! Je veux
T'avoir là près de moi. Et, l'ombre évocatoire
Nous encerclant, je veux te révéler la gloire.

RADIANA

Les tableaux!

CLARENCE

Non, pas eux! Mais elle, elle qui sait
Rallumer d'un frisson le cœur le plus glacé;
Elle qui sut, m'offrant sa sublime insomnie,
Me faire tout quitter pour avoir du génie.

RADIANA, se serrant contre lui.

Quand le cœur bat trop fort on se croit presque deux.

CLARENCE

Elle vient me rejoindre, ainsi, quand je le veux!
A tout instant de doute, elle ose m'apparaître,
Terrible comme un dieu qui se montre à son prêtre.
J'entends un frisson d'aile... et j'aperçois soudain
Cet immense regard où tant d'êtres humains
Ne peuvent se pencher sans avoir le vertige!
Reste! tu la verras, si vraiment tu l'exiges!

RADIANA, regardant autour d'elle.

Je ne vois rien...

CLARENCE

Hélas! que disais-je en effet,
Comment la verrais-tu? Dans son rêve imparfait,
Chacun voit s'élever, du fond d'une ombre étrange,
Son idéal à lui, comme un servile archange!
Et chacun voit venir dans l'ombre, à pas pressés,
Son amour. Et César verrait Rome passer.
Et Cléopâtre, au fond de la brume mortelle,
Verrait César pensif qui reviendrait vers elle.
Et Spinoza verrait son Ethique. Et Néron
Verrait sa cruauté basse, penchant le front,
Lui tendre, dans la nuit tragique qu'elle écorche,
Des chrétiens allumés brûlant comme des torches.
Ainsi, pour se masquer les destins odieux,
La femme a son amour et l'apôtre a ses dieux;
Moi je crois, quand j'aspire à cet oubli suprême,
Qu'enfin la Gloire est là!

RADIANA, avec une tendresse éperdue.

Moi, je crois que tu m'aimes.

SCÈNE VI

CLARENCE, RADIANA, LA GLOIRE
(visible pour Clarence seul).

LA GLOIRE

Oui, je suis là... Sur ton front pâle,
Mon souffle n'est pas étranger.
Je suis trouble comme une opale
Et secrète comme un danger.

Ton enfance, sous mes auspices,
N'eut que mon cœur comme souci ;
Et je porte deux précipices
Sous la ligne de mes sourcils.

A toutes les heures immenses
J'apparais dans une vapeur...

Ma prière, c'est le silence ;
Et mon prêtre, c'est la douleur.

CLARENCE

Elle, c'est elle... entends!

RADIANA

Je n'entends rien, Clarence,
Que le battement de ton cœur...

LA GLOIRE

Shakspeare a brodé sur mes voiles
Ces dessins qui sont des bateaux,
Et je n'allume des étoiles
Que pour les éteindre aussitôt.

Je m'abandonne dans un pacte;
Je me reprends dans un regard;
Éternellement inexacte,
J'arrive trop tôt ou trop tard.

Les uns, dans une ombre inconnue,
Meurent sous mes yeux refermés;

Les autres, avant ma venue,
Meurent quand j'allais les aimer.

La mort de marbre noir et rose,
Aimant soutenir mon flambeau,
Les plus longs baisers que je pose,
Je les pose sur des tombeaux.

Car, insatiable peut-être,
Du sort que je dois achever,
Il faut souffrir pour me connaître,
Et mourir pour me conserver

CLARENCE

Mourir! Faut-il donc que je meure
Pour retenir ton cœur flottant?

LA GLOIRE

Peut-être...

CLARENCE

Quand?

LA GLOIRE

Il n'est pas d'heure
A l'horloge où je fais le temps!

CLARENCE

Jadis, tu m'ordonnas de vivre;
Jadis, tu me promis un jour
De luire sur ma jeunesse ivre
De tout le feu de ton amour?

LA GLOIRE

Sous cet unique diadème,
Lourd à mes tempes comme un faix,
Mon regard ne croit pas lui-même
Aux serments que ma lèvre fait!

CLARENCE

Tu mentais donc?

LA GLOIRE

Tout m'y condamne!
A chaque heure, je dois mentir...

C'est sur mes mensonges profanes
Que je prépare l'avenir.

CLARENCE

Je te hais, alors, Sombre image,
Pour les serments que tu m'as dits...

LA GLOIRE

Tu ne m'aimes que davantage
Chaque fois que tu me maudis...

CLARENCE

Pourtant, sous ces housses candides,
Mon génie est entre mes mains ?

LA GLOIRE

Chaque toile est la Danaïde
Remplissant un tonneau sans fin.

CLARENCE

Ah ! de quelle sombre ironie
Viens-tu lapider mon malheur !

LA GLOIRE

Je ne suis sûre du génie
Que si j'ai dévoré le cœur !

CLARENCE

Pourtant tu m'as promis, ô Gloire,
La gloire, ici, quand je vivrais...

LA GLOIRE

Tant qu'on vit, je puis parfois croire...
Je ne suis certaine qu'après.

Oui, qu'après ! Tant que l'on respire,
Je suis le bonheur, les trésors,
La popularité, l'empire...
Je ne suis pas moi-même encor !

C'est, après, que mon choix se forme ;
Après, que je donne aux vivants
L'absolu diadème énorme
Que je partage auparavant !

Avant, je flotte, je m'annonce,
Je suis une voix dans le soir...
Mais la mort, seule, a la réponse
Que la vie avait fait prévoir.

Alors, ma lumière éternelle
Flamboie aux yeux de l'avenir :
Il faut, pour appuyer mon aile,
La colonne du souvenir.

Et, pâle de voir leur ivresse
Me soulever comme un remords,
Je fais aux vivants des promesses
Que je ne puis tenir qu'aux morts !

CLARENCE

Reste!... en partant tu me supprimes...
Je m'évanouis si tu pars!

LA GLOIRE

N'as-tu pas lu dans mon regard
Une invitation sublime?

Adieu! Quand je te parle ainsi,
Trop de destins s'impatientent;
Ecoute gémir loin d'ici
Les Ambitions, mes servantes!

Ecoute, écoute de quel ton
De détresse presque assoiffée
M'appellent les nouveaux Platons
Ainsi que les futurs Orphées.

Si ton amour est assez fort,
Il est temps que tu me le prouves :
Viens me rejoindre dans la mort,
Puisque c'est là qu'on me retrouve!

Et elle disparaît.

SCÈNE VII

CLARENCE, RADIANA

CLARENCE, tendant les bras vers l'image évanouie.

Reste!

Se retournant vers Radiana.

Radiana, elle a fui! Vois, dans l'ombre,
Son écharpe a laissé de l'or! un peu d'or sombre...
Mourir? a-t-elle dit comme un ordre exaltant.
Mourir! a-t-elle dit. Et je n'ai pas vingt ans!
Pourtant, si je devais la revoir, que m'importe!
Ce n'était que Phaon pour qui Sapho est morte.
Oui, j'aurais le courage, et déjà je le sais,
D'offrir ma tempe nue à son baiser glacé.
J'irais, mes souvenirs me servant de colombes,
Vers ce seul rendez-vous donné sur une tombe!

Comprends-tu, maintenant que je te l'ai fait voir,
Combien l'amour près d'elle est d'un petit pouvoir?

RADIANA, désespérément.

Je n'ai vu que ta fièvre au fond de ta paupière.

CLARENCE

Ah! femme que tu es!

PERKINS, entrant.

Monsieur, c'est votre père.

Wisburn vient d'entrer. Clarence et lui se regardent un instant avec une émotion infinie, puis, tout à coup, s'enlacent furieusement. Suivie de Perkins, Radiana se retire après avoir, sans un mot, baisé la main de Wisburn.

SCÈNE VIII

CLARENCE, WISBURN

CLARENCE, dans un cri.

Père, père, c'est vous !

WISBURN

Mon enfant bien-aimé!

CLARENCE

O père, vous revoir... Je ne puis exprimer
Tout ce que c'est pour moi !

WISBURN, le serrant contre lui.

Mon fils...

CLARENCE

Mon cœur chancelle
Comme si le bonheur naissait d'une étincelle...
Vous! Oh! venez ici, père, plus près de moi...
Il y a si longtemps! Deux ans, c'est tant de mois!
Deux ans, c'est tant de jours, de nuits et de secondes,
Sans se voir, dans la grande épouvante du monde!

WISBURN

Pourquoi m'avoir quitté?

CLARENCE

Parce qu'il le fallait!...
Toute œuvre, pour grandir, a besoin de secret!
Tout dieu, pour commencer, cherche à ce qu'on l'ignore...

WISBURN, qui le regarde avec une longue émotion inquiète.

Je te trouve pâli...

CLARENCE

C'est que je vous adore !
Le temps semble éternel dès qu'on est separé !
Qu'avez-vous fait pendant ces deux ans ?

WISBURN

J'ai pleuré.

CLARENCE, reculant.

Pleuré, père... pourquoi? On m'a dit, au contraire,
Que vous vous reposiez dans votre gloire austère
Comme au feuillage d'or de quelque grand tilleul.
Pourquoi donc seriez-vous si triste?

WISBURN

Je suis seul.

CLARENCE

Seul! Mais n'aviez-vous pas tous vos chefs-d'œuvre, père,
Pour peupler la maison d'un monde de lumière ?
La gloire est infinie ; elle nourrit en nous

Notre cœur, et toujours a consolé de tout.
A ses genoux pensifs, comme un monstre fidèle,
La mort, cet autre sphinx, elle-même a peur d'elle
Et suit avec respect son geste aérien...
Père, la gloire est tout !

WISBURN, relevant la tête.

Non, la gloire n'est rien
Quand on souffre tout seul, enfant, dans sa demeure.
Ah ! je l'ai bien senti, Clarence... depuis l'heure
Où tu quittas un jour cette grande maison
Où ta mère était morte...

CLARENCE

Hélas ! j'avais raison,
Père, il fallait partir... et, d'ailleurs, un seul geste
De vous, et ces deux ans, déchirant et modeste,
Je les aurais passés près de vous ; un seul mot,
Et rien n'aurait jamais divisé nos travaux.
Si la maison sans moi vous sembla désolée,
Si l'absence d'un pas remplissait chaque allée,
Si l'écho répétait l'absence d'une voix,
Père, que n'avez-vous tendu les bras vers moi ?
Un appel eût calmé mon exil volontaire.

WISBURN, *lentement.*

A tous les grands amours, il se mêle sur terre
Je ne sais quel orgueil timide ! Bien souvent,
Je voulais t'appeler, te dire : « Mon enfant,
Viens, nous travaillerons ensemble. L'existence
N'est pas si longue, hélas ! qu'on invente l'absence ! »
Bien souvent, je voulais te dire : « Mon amour,
Reviens. La nuit a peur quand elle pense au jour.
Je deviens vieux. La mort viendra vite, peut-être,
Et je sais un flambeau qu'il me faut te transmettre ! »
Bien souvent, je voulais t'appeler !... L'autre hiver,
Justement...

CLARENCE

Père, père !...

WISBURN

Oh ! j'ai beaucoup souffert,
L'autre hiver, quand Leghorn est mort ; c'est mon élève
Préféré. Il mettait sa lumière trop brève
Dans l'atelier désert ! Mais un jour, il est mort.
Il était de ton âge et de ta taille ! Alors,

Je me suis senti seul à jamais. Quand on s'aime,
Rien que se séparer une heure est un blasphème.
La gloire est, sans amour, un palais dépeuplé.
Je suis tombé malade...

CLARENCE

Il fallait m'appeler !
Père, je n'ai rien su. J'aurais, brûlant l'espace,
Tout quitté pour venir, comme vous, à ma place.
Père, je n'ai rien su !

WISBURN

On me soigna très bien.
Beaucoup d'amis nouveaux, quelques amis anciens,
Mais personne de tendre au monde. Oh ! ton visage
Me faisait mal !... La nuit j'y pensais davantage.
Je me disais : « Mon Dieu, je ne veux pas mourir
Sans l'avoir vu... »

CLARENCE

Père, il fallait me prévenir...
Il fallait...

WISBURN

Un matin que je pouvais le faire,
J'ai demandé de quoi t'écrire...

CLARENCE

Père, père...

WISBURN

Je mettais simplement : « Reviens, Clarence... », et puis
J'ai fermé cette lettre unique... et dans la nuit
Ma fièvre a disparu. J'allais guérir peut-être...
Et le matin, vois-tu, j'ai déchiré ma lettre.

CLARENCE

Père, père, pourquoi ? Que vous avais-je fait?

WISBURN

C'est le malentendu qui ne finit jamais.

CLARENCE, avec une joie fébrile.

Oh ! père, il est fini maintenant, je vous jure
Puisque j'ai déchiré la cruelle voilure
Qui séparait nos cœurs, puisque j'ai fait le pas
Qu'il fallait, nous vivrons ensemble, n'est-ce pas ?
Le jet d'eau chantera de sa vive fusée,
Père, et je reverrai la porte et le musée.
Et nous serons ensemble. Et vous serez pour moi
L'arbitre tendre et fort dont j'observe la loi,
Et que j'écouterai dès qu'il me fera signe,
Père, puisqu'à présent, je sens que j'en suis digne !

WISBURN

Mon fils !...

CLARENCE

Père, en effet, ce génie étonnant
Que j'attendais toujours est à moi maintenant :
Je puis rentrer sans honte aux douceurs familières...

WISBURN

Pourquoi donc pâlis-tu, Clarence?

CLARENCE

Voyez, père !

Il s'est élancé au fond : il a ouvert, dans un grand geste de joie et de triomphe, les portes de l'atelier. Il n'y a que des toiles blanches. Toutes sont là sur leurs grands chevalets, livides, vides, immaculées. Et Clarence les désigne, une à une. Il les montre. Il les dépeint dans une immense exaltation.

Au bord du tableau pâle un dessin de clarté :
Ce vert, ce bleu, cet or, ce gris, c'est tout l'été !
Et ce vacillement de fraîcheur et d'étoile,
Voyez, c'est tout l'été que j'ai mis sur la toile...

WISBURN, avec épouvante.

Mais...

CLARENCE, dans la même fièvre.

Et celui-là, dite, est-il triste, est-il beau ?
C'est un matin d'hiver au milieu des tombeaux ;
Regardez, dans l'émoi de la pierre et du givre,
J'ai peint toute l'horreur de mourir et de vivre...

WISBURN

Mais...

CLARENCE

Regardez ceux-ci où mes rêves ont peint
Le porche familier qui dort près du grand pin...

WISBURN

Il est fou...

CLARENCE

Regardez comme j'ai peint les îles
Dont les pâleurs ont l'air d'épaules immobiles...

WISBURN

Mon enfant...

CLARENCE

Regardez comme j'ai peint les eaux
De la Tamise verte où fuyaient les vaisseaux...

WISBURN

Mon petit...

CLARENCE

Le brouillard où, dans un vague gouffre,
Les lueurs des maisons semblent des cœurs qui souffrent...

Tour à tour il montre avec une surexcitation croissante les toiles blanches sur les chevalets.



Ceci, c'est une église à l'aube! La clarté
Glisse et pointe à travers les vitraux pailletés...
O père, regardez, pâle de souvenance,
L'autel où j'ai prié le Dieu de mon enfance...

WISBURN

Clarence...

CLARENCE

Mon enfance !... et je vous dis merci,
Car toute ma jeunesse immortelle est ici.
Vous ne pouvez savoir combien ces douze études
Représentent de nuits, d'orgueil, d'inquiétudes ;
Combien mon cœur en eux s'est donné par lambeaux...

Il s'est écarté maintenant de l'atelier. A droite, à l'endroit où tout à l'heure lui apparaissait la Gloire, une dernière toile est là, cachée sous une housse. Au fond, toutes les toiles blanches sont dressées. Pâle, il est là devant elles, et il arrache, dans l'horreur descendue, le voile de la dernière qui paraît plus grande, plus douloureuse, comme un immense tombeau vide.

O père, regardez maintenant le plus beau,
Le plus cher, le plus loin de toutes nos manœuvres ;
Celui-là, sûrement, père, c'est mon chef-d'œuvre.

Je l'ai peint du plus pur de mon sang ; pour tracer
Son moindre mouvement, j'ai volé mon passé,
J'ai rêvé sur son ciel pour que la mort recule ;
C'est la Gloire ! ce seul soleil sans crépuscule...

WISBURN, voulant le prendre dans ses bras.

Mon enfant...

CLARENCE

N'est-ce pas qu'elle semble être là ?
Qu'elle va nous parler comme elle me parla ?
L'absence de clarté l'entoure et l'environne
Et mon amour d'enfant lui fit une couronne.
Le génie en riant s'est chaque fois posé
Sur les tempes, qu'enfant, je couvrais de baisers.
J'ai fait de l'éternel de sa grâce illusoire...
Regardez en pleurant le portrait de la Gloire...

WISBURN

Mon petit...

CLARENCE

Regardez, mon père, ce portrait,
Dont chaque battement de mon cœur est un trait ;
Où, comme un incendie au milieu de la brume,
Mon âme tour à tour s'exalte et se consume.
Et, voyant devant vous ce miracle étoilé,
Où dans du souvenir ma jeunesse a brûlé,
Où j'ai fait de mon âme un bûcher d'harmonie,
Père, reconnaissez qu'enfin j'ai du génie!

WISBURN

Clarence!

CLARENCE

A vous tout seul, ô père, j'ai voulu
Qu'ils vous disent pourquoi je ne sanglote plus!
J'ai voulu le premier que vous voyiez paraître
Ce qui fut l'idéal caché de tout mon être!
Et que vous soyez là quand tout se révéla!
Mais d'autres vont venir... Mes compagnons sont là...

WISBURN

Il ne faut pas...

CLARENCE

Pourquoi ? Douteriez-vous encore
De l'inspiration dont le feu me dévore ?
Me seriez-vous cruel une dernière fois ?

WISBURN, voulant désespérément le retenir.

Non, non, mon bien-aimé, je ne crois plus qu'en toi !
Viens dans mes bras profonds, mon enfant triste et tendre !

CLARENCE

Eh bien, mon père, alors ?

WISBURN

Pourquoi ne pas attendre ?

CLARENCE, avec frénésie.

Attendre, et quoi, mon Dieu ? N'ai-je pas attendu
Des jours, des mois, des ans, mon génie éperdu ?
Et, quand il est venu, ce messager d'aurore,
Père, pourquoi faut-il que je l'attende encore ?
Il faut les appeler...

WISBURN

De grâce, attends un peu...

CLARENCE

Non! je veux comme vous les étonner! je veux
Que tout Londres, demain, dise à toute la terre
Que le génie du fils vaut le génie du père!
Radiana! Perkins!...

WISBURN

Ne les appelle pas!
Calme-toi. Maintenant, tout mon destin sera
De défendre en pleurant ton désespoir avide...

SCÈNE IX

WISBURN, CLARENCE, RADIANA, PERKINS

Perkins et Radiana ont paru. Clarence, fiévreux et chancelant, est debout près des toiles vides.

PERKINS, reculant avec terreur.

Voyez, la toile est blanche!

RADIANA, en larmes.

Et les tableaux sont vides...

WISBURN

Il est fou!

CLARENCE

Regardez...

PERKINS, s'approchant de lui.

Mais, mon maître, voyons...

RADIANA

Sa main frôle dans l'air d'invisibles rayons!

CLARENCE

Eh bien! que dites-vous?

PERKINS

Regardez comme il tremble!

CLARENCE, triomphalement.

N'est-ce pas qu'ils sont beaux, comme ça, tous ensemble?
Parlez, répondez-moi! Et vous, père adoré,
Père, dites un mot qui me sera sacré.

Remplissez de bonheur mon labeur qui m'écrase !
Exaltez mon délire ! Approuvez mon extase !
Saluez le destin que j'ai tant attendu...

Devant le silence qui l'entoure, une sorte d'angoisse le prend. Ses yeux suppliants tour à tour se posent sur Radiana, sur Perkins, sur son père qui sanglote... Il leur mendie un mot qui ne vient pas... Alors, désespérément, il se tourne vers les tableaux qui lui apparaissent nus dans un dernier éclair de lucidité.

Vides !... Vides !... Mon Dieu ! Père, je suis perdu !

Clarence s'écroule au pied des toiles blanches.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Le même décor. Au fond, dans l'atelier ouvert, les toiles vides sont peintes. A droite, le nouveau portrait de la Gloire, telle que Clarence l'a rêvée.

SCÈNE I

RADIANA, WISBURN

RADIANA, désignant les toiles achevées.

Ainsi vous lui direz que c'est de lui?

WISBURN

Toujours!

Crois-moi, ce qu'il y a de plus grand, c'est l'amour.

RADIANA

Ainsi, vous immolant, vous lui laisserez croire
Que c'est la sienne, alors qu'il n'eut que votre gloire,
O maître!

WISBURN

De son rêve ayant tout conservé,
Ce qu'il rêva, ma main n'a fait que l'achever.
Ce n'est pas dans mon cœur que j'ai puisé leur flamme !
Je me suis, pour le faire, incliné sur son âme.
Pendant que de la toile, inerte auparavant,
Mes doigts faisaient sortir tout son désir vivant,
J'écoutais se lever, des brumes du délire,
La jeune voix qui sut si bien me les décrire ;
Et je sentais ses mots sous mon pinceau nouveau
Devenir des couleurs qu'ignorait mon pinceau.
Miracle où de l'amour incessant collabore,
C'était ma main déjà, c'était son âme encore.
Va, nulle fausseté dans ces cadres ne luit :
Puisqu'il les a rêvés, ces tableaux sont de lui!

RADIANA

Hélas! ils sont de vous, maître, et quand Londre entière
Murmure que le fils a dépassé le père,

Quand, de sa propre éclipse ayant réglé le sort,
Wisburn est oublié, vous tairez-vous encor?
Vous tairez-vous encor quand le prince de Galles,
Ignorant à quel point la lutte est inégale,
Semble, en les regardant, oublier les portraits
Devant lesquels jadis un front se découvrait?
Vous tairez-vous encor? Accepterez-vous d'être
Brûlé par un flambeau dont vous étiez le maître,
Et, tout sacrifié de ne songer qu'à lui,
Ecrasé par un char que vous aurez conduit?

WISBURN

Tais-toi!

RADIANA

Ils sont de vous! Et si votre génie,
En travaillant pour lui pendant tant d'insomnie,
S'est surpassé lui-même en un vol plus hautain,
C'était que votre cœur triomphait du destin!
Quel que soit mon amour, le vôtre, — et sa souffrance,
Je ne puis supporter pour le nom de Clarence,
Une immortalité qui lui viendrait d'autrui.
Ces tableaux sont de vous!

WISBURN, allant vers les tableaux, avec une gravité immense.

Ces tableaux sont de lui.

Jamais je n'ai su peindre avec cette tristesse,
Avec ce désespoir, avec cette noblesse.
Mon talent, à la fois plus robuste et plus lent,
N'eut jamais cet effort douloureux, cet élan ;
De lui, te dis-je, car, dans la nuit où sa fièvre
Faisait monter des mots si brûlants à ses lèvres
Qui par la porte ouverte arrivaient jusqu'à moi,
J'ai senti son malheur s'animer sous mes doigts
Et lui donner une âme étrangement nouvelle.
C'est lui, te dis-je, et tout ici me le révèle...
Ce lac que j'ai transcrit, ce lac tout embrumé,
Lui seul le connaissait et j'ai pu l'exprimer.
Oui, son plus pur génie est l'étoile déserte
Dont j'aurais simplement hâté la découverte.
Mais c'est le sien, te dis-je, autant que s'il avait
Peint lui-même la toile où mon doigt l'achevait.
Nul n'oserait trouver un coin de paysage
Où son âme n'ait pas parlé dans son langage.
Tout est de lui! le souffle et la fatalité!
Je copiais... c'est lui qui me les a dictés.

RADIANA

Je regarde la toile où son nom peut se lire,
Je regarde et c'est vous, hélas! vous que j'admire!

WISBURN, avec un grand geste de dénégation.

Ce qu'il faut admirer, c'est lui... ce n'est pas moi!
Lui, le génie ailé qui fit vivre mes doigts.
Tous mes autres tableaux sont des toiles bien brèves
Près des douze pâleurs où s'éveillent ses rêves.
Ce qu'il faut admirer, c'est le génie troublant
Qui rêva ces tableaux, l'immense génie blanc
Qui ne fut qu'un grand rêve et qui refusa d'être
L'instrument douloureux et dur qui le fait naître.
Voilà ce qui est beau, magnifique, divin...
Et je ne fus que l'humble et public écrivain
Qui retranscrit, avec sa main robuste et noire,
Une lettre d'amour qu'on écrit à la Gloire!

PERKINS, entr'ouvrant la porte.

Clarence est éveillé, maître, et voudrait venir
Dans l'atelier.

WISBURN

Attends.

Radiana et Wisburn s'éloignent des tableaux. La porte s'ouvre. Clarence paraît, soutenu par Perkins. Il est d'une pâleur mortelle.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLARENCE

CLARENCE

Rempli de souvenir
Je te revois, ô cher atelier. La lumière
Flotte sur chaque objet, et le front de mon père,
Autour de son visage, en ce tendre décor,
Est un cadre d'argent parmi des cadres d'or...
Mon père...

WISBURN

Cher enfant!

CLARENCE

Que la convalescence
Est subtile. On dirait que la pensée avance

Dans un air neuf. Alors, ce fut grave, vraiment?
On a cru que j'allais mourir?

WISBURN

Certainement.

CLARENCE

J'ai guéri; mais la mort m'a jeté au passage,
Dans un effleurement magnifique et sauvage,
L'avant-goût du baiser qui doit venir un jour.
O père, quelle angoisse à ton dernier retour.
Je me souviens! J'ai cru, ô souvenir livide,
Que tous les grands tableaux étaient des toiles vides,
Que tout disparaissait dans un sombre halo!
Ma gloire aux yeux noyés coulait au fond de l'eau!

Souriant.

Je me suis bien trompé! De ce sommeil funèbre
Je m'endors inconnu et m'éveille célèbre.
Ce fut la même chose aussi pour Lord Byron;
Il s'endormit ainsi, sans lauriers à son front,
Un soir, plein de fierté et plein de nonchalance,
La haine à son chevet le veillant en silence,
Il s'endormit... et quand son sommeil s'achevait,
A l'aube, il aperçut la gloire à son chevet!

Il lève les yeux vers les tableaux.

Mettez-moi là, près d'eux. Comme on repose, père,
A l'ombre d'un chef-d'œuvre, alors qu'on sut le faire!

WISBURN

Mon enfant!

CLARENCE

Je suis bien, puisque la gloire est là,
Et puisque votre main caresse mon front las ;
Puisque, posant mes yeux sur tout le paysage,
Toute ma vie est là, qui rit sur vos visages.

Se tournant vers Radiana qui restait à l'écart.

Et toi, qui te brisais contre un rêve sacré,
Pardonne à ces tableaux que je t'ai préférés !
Douze fois mon génie est là qui te contemple...
Je suis un dieu qui meurt devant ses douze temples.

Radiana et Wisburn font des signes de protestation, et s'empressent tendrement autour de lui. Clarence reprend, interrogeant son père avec une curiosité fébrile :

Voyons, raconte-moi les visites. Alors
On est venu les voir? Oh! parlez, père, encor...
Qui les a vus?

WISBURN

Tout Londre a défilé, fidèle,
Devant les grands témoins de ton âme immortelle.

CLARENCE

On les a trouvés beaux?

WISBURN

Puisque je te le dis!
Richardson est venu les voir... et, vendredi,
Madame Récamier, de retour chez Ballanche...
Chateaubriand! avec sa grande mèche blanche...
La comtesse d'Oxford... Lawrence... Lord Clairvaux...
Ah! Raeburn est venu!

CLARENCE, surpris.

Quoi! l'un de vos rivaux?

WISBURN, avec une humble grandeur.

Devant ta jeune gloire et ce qu'elle illumine
Jusqu'à mes ennemis, tout le monde s'incline!

CLARENCE, fiévreusement.

Parlez encor ! Je sens mon orgueil palpitant
Comme le jour au fond d'un regard de vingt ans !
Chateaubriand... Raeburn... Ma joie est sans égale!
Et lui, est-il venu?

WISBURN

Qui ?

CLARENCE

Le prince de Galles ?

WISBURN

Hier.

CLARENCE

Victoire du cœur qui vaut tous les aïeux !
Qu'a-t-il dit ? S'est-il donc aperçu, devant eux,
Qu'il y a d'autres rois que les rois, sur la terre,
Et que la gloire aussi peut être héréditaire ?
Quels furent ses propos ? Jadis, tu te souviens,
Je...

WISBURN, avec une émouvante conviction.

Il les a trouvés plus beaux que tous les miens.

CLARENCE

Ce n'est pas vrai !

WISBURN

C'est vrai.

CLARENCE, posant sa tête contre l'épaule de son père, tendrement.

Dieu dont je suis l'apôtre
Enfin, nous nous trouvons tous deux l'un devant l'autre !
Plus rien, même la mort, ne pourra séparer
Deux cœurs qui, dans la gloire, osent se rencontrer,
Puisque éternellement, dans une ombre où tout tremble,
On ne dira nos noms qu'en les disant ensemble !

WISBURN

Clarence !

CLARENCE

Apre union qui dépasse un tombeau !
Oui, le père et le fils, comme ce couple est beau...
Mon prénom près du vôtre, à jamais sans frontière,
Nous descendrons ainsi l'éternité entière.
La tendresse, au génie ajoutant son pouvoir,

Nul ne me nommera sans aussitôt vous voir,
Et, par le souvenir dont un cœur se pénètre,
Rien qu'en vous évoquant, on me verra paraître !

WISBURN

Soit ! ne t'exalte pas. Le docteur le défend.
La moindre émotion te tuerait, mon enfant.
Profite du bonheur que le sort te prépare,
Et puisqu'il t'a guéri...

CLARENCE

O père, ces fanfares !

RADIANA

L'air d'Angleterre !... et son vieux rythme familier...

CLARENCE

Mon Dieu, qui vient ici, dans le calme atelier ?
Père, un étrange émoi me saisit à la gorge !
Quoi !... le prince de Galle !

La porte s'est ouverte. Le prince de Galles paraît, mais il porte le grand costume de deuil des rois d'Angleterre et il est suivi de plusieurs dignitaires vêtus de noir eux aussi.

LE PRINCE, rectifiant.

Hélas, non !... Le Roi George.

CLARENCE

Majesté...

SCÈNE III

LES MÊMES, GEORGE IV

GEORGE IV

Oui, c'est moi, mais ce n'est plus ici
Le prince d'Angleterre et ses pesants soucis,
Ce n'est plus ce héros de luxe et de légende
Qui, pour pages vivants, a l'Écosse et l'Irlande,
Mais le prince qui sait avec un juste émoi
Qu'un siècle est à Shakspeare avant d'être à son roi.

CLARENCE

Mais...

GEORGE IV

J'ai des souvenirs pour doubler mon escorte...
Celui qui vient ici, c'est ta Jeunesse morte.

C'est le prince exalté qui sait depuis longtemps
Qu'on est deux fois fameux quand on l'est à vingt ans ;
Que la gloire a besoin pour que son aube naisse
Des rayons de la mort ou bien de la jeunesse ;
Celui qui vient ici, c'est le prince plus fier
D'être le souverain des beautés que des mers.
Pendant qu'on te croyait mourant comme il sut battre
Le cœur de ton ami qui n'est que George Quatre !

Se tournant vers les tableaux.

Oui, Clarence, ils sont beaux ! Oui, ton génie est pur !
Oui, Turner, près de toi, n'est plus qu'un astre obscur.
Oui, j'avais tort jadis. Mais les destins se vengent,
Et, nous dictant soudain leurs volontés étranges,
Vois à quel sort ensemble ils nous ont désignés...
Tu vas être immortel : je ne vais que régner !...

CLARENCE, dans une sorte de griserie.

Roi !... l'amitié parfois commande à l'harmonie.
George obtient la couronne et j'obtiens le génie.

GEORGE IV

Et c'est pourquoi ce soir j'ai désiré venir,
Prince qui va régner, vers toi qui vas grandir.

CLARENCE

Sire, c'est trop...

GEORGE IV

Jadis, devant une autre étoile,
Je me suis découvert ébloui par des toiles,
Mais je n'étais que prince alors et je suis roi;
Ne t'étonne donc pas si, plus grand qu'autrefois,
Celui qui ne s'était que découvert encore
S'incline au premier feu d'une seconde aurore!

Se tournant vers son escorte.

J'ordonne qu'au Musée national d'ici
Ces toiles, par mes soins, goûtent l'air adouci
Dans les salons privés des chefs-d'œuvre. J'ordonne
Qu'on leur offre la place où Van Dyck en personne
Vit les siennes.

CLARENCE

Mais, sire...

GEORGE IV, *lui passant au cou une décoration.*

Ainsi je l'ai voulu.
De plus, que ce cordon bleuisse à ton cou nu!

CLARENCE

Sire...

GEORGE IV

Ainsi ta grandeur augmente l'atmosphère.
Je fais pour toi plus que mon père pour ton père.
En t'honorant, c'est moi peut-être que j'absous !

CLARENCE

Quoi! Je vais donc mourir puisqu'on me donne tout?

GEORGE IV

Qui parle de mourir? Non! tu vivras, pour mettre
Sur mon règne plus de grandeur que moi peut-être.
Et maintenant, adieu! Je retourne au palais.
Londres dort au milieu d'un brouillard violet
Portant, sans le savoir, sur des marches qui grincent,
Le trône indifférent qui va changer de prince.
Ainsi, pour nous marquer l'aveuglement du sort,
Tout pouvoir qui commence est dressé sur la mort;
Et, prenant le flambeau d'un sceptre transitoire,
Je vais jeter mon chiffre au torrent de l'histoire.
Adieu, Clarence! Adieu.

Et, en effet, son dernier regard, qui se croise avec le regard angoissé de Wisburn, a toute l'émotion d'un adieu.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins GEORGE IV

CLARENCE

Père, ô père, c'est fou !
Père, je ne suis rien auprès de vous, de vous!
Que suis-je? Tout me vient de la grande atmosphère...

WISBURN, avec une généreuse mélancolie.

Mon fils, le prince a fait tout ce qu'il devait faire.

CLARENCE

Non, le prince a mal fait, et le roi se trompa :
Tout titre est superflu que vous ne portez pas!
Ma gloire n'est jamais que le rayon d'une autre.
Quel que soit mon génie, il est un peu le vôtre.

Et ces portraits, tandis que je vivrais encor,
N'entreront pas au temple où vont ceux des grands morts.

WISBURN, avec résignation.

Les volontés du roi sont sans réplique.

CLARENCE

Père.
Un bonheur est trop lourd quand un autre l'espère!
Vingt fois vous m'avez dit le désir, vous vivant,
D'une toile de vous dans ce temple émouvant;
Et j'irais supporter que je vous y devance?
O père, ce serait une injustice immense
D'usurper un honneur quand vous le désiriez,
Et dans mon tombeau nu, d'emporter vos lauriers...

WISBURN

Mais...

CLARENCE, reprenant sa fièvre.

Oui, qu'aurais-je été sans vous, sans votre exemple?
Aurais-je vu l'autel sans vous devoir le temple?...
La gloire, que tous deux nous aimions, ne fut rien
Qu'une étoile, qu'au grand cadastre aérien
L'astronome relève en soulevant des voiles...
Gloire au premier regard qui rencontre l'étoile!

Vous l'avez découverte au fond du ciel hagard :
Et, moi, je ne serai que le second regard!

WISBURN

Tu parles sans raison.

CLARENCE

Non, certe, et je déplore
Cette triste raison qui me visite encore.
Ah! que je ne suis-je mort, puisque, depuis le jour
Où la folie a fui, la peine est de retour!

WISBURN

Quel motif de souffrir quand la gloire est unique?

CLARENCE, lentement et comme si son doute le reprenait.

La gloire fait souffrir lorsque rien ne l'explique.

Mouvement de Wisburn.

Oui, père, un cœur profond ne peut pas supporter
Une gloire qu'il sent n'avoir pu mériter.

WISBURN

Pas méritée, alors que de ta propre vie
Tu payas à la fois la tienne et ton génie!

CLARENCE

Un doute, cependant, me traverse le cœur,
Qui, d'aucune raison, ne peut être vainqueur!

WISBURN

Quel doute?

CLARENCE

Ces tableaux dont mon âme est avide,
Jure, quand tu revins, qu'aucun d'eux n'était vide?

WISBURN

Je le jure! et ne sais quel délire insensé
Vient en toi de nouveau travestir le passé.

CLARENCE

Il est des souvenirs dont la cruauté dure.

Se tournant vers Perkins.

Jure-le-moi, Perkins, toi aussi...

WISBURN, s'interposant entre eux.

Il le jure!
Et ne saurait comprendre, hélas, dans son émoi,
Quel nouveau trouble encor veut s'emparer de toi!

CLARENCE

Jure-le-moi, Perkins?

PERKINS

Je le jure!

CLARENCE

A cette heure,
Un mensonge serait un crime.

Il se retourne vers Radiana, qui est sur le pas de la porte, comme si elle voulait se retirer.

Toi, demeure,
Radiana!...
De toi, j'exige ce serment,
Car je t'ai fait souffrir impitoyablement.
Mon cœur, où deux amours ne pouvaient vivre ensemble,
A choisi le plus grand, et c'est pourquoi tu trembles...

Wisburn et Perkins font des signes à Radiana.

RADIANA

Laisse-moi!

CLARENCE

J'ai blessé ton âme chaque jour.
Ce qu'on donne à la gloire, on le vole à l'amour.
Sans cesse je te vis, sous ma fièvre cruelle,
Maudire en t'inclinant ta rivale immortelle;
Aussi c'est de ta voix que j'exige un aveu :
Parle-moi, tu le dois. Parle-moi, je le veux!
Viens profiter d'une heure où venger ta souffrance!...
Jure qu'ils sont de moi?

RADIANA

Je le jure, Clarence!

CLARENCE

Pourquoi donc pâlis-tu si fort en l'affirmant?

RADIANA

Mais, parce que je t'aime!

CLARENCE

Et parce que tu mens!

RADIANA

Je...

CLARENCE

Pourquoi donc, alors, cette voix altérée?

RADIANA

Je t'aime...

CLARENCE

Comprends-moi, la minute est sacrée!

Écartant les mains de Radiana qui se voile le visage.

Non!... Je veux regarder jusqu'au fond de tes yeux!
Le regard qui nous aime est le plus dangereux...
Le Christ, si la légende osait être inhumaine,
Serait toujours trahi par Marie-Madeleine.
Ils ne sont pas de moi? Réponds-moi?

RADIANA, s'écroulant à ses pieds, dans un grand cri.

Je t'aimais!...

CLARENCE, empêchant qu'on s'approche d'elle.

Laissez-la, j'ai compris!

Puis, désignant son père.

C'est lui qui les a faits!

WISBURN

Ce n'est pas vrai!

CLARENCE

Mon Dieu, à présent tout s'éclaire !
Le prince, les honneurs !

Il arrache le cordon bleu que le roi lui a passé au cou.

Prenez cela, mon père !
Ah ! que ne suis-je mort avant cet affreux jour !...
Mes tableaux ! Mes tableaux ! et toi, Gloire, au secours !

En chancelant, il est allé vers les tableaux, comme s'il y cherchait sa propre vision... Il tombe inanimé au pied de la Gloire. Wisburn s'élance et s'agenouille près de lui, cherchant éperdûment à le rappeler à la vie; — Radiana et Perkins sanglotent.

WISBURN

Clarence ! mon enfant ! mais puisque je te jure...
Ah ! qu'il ne meure pas dans cette angoisse obscure !
Ah ! qu'il ne rende pas inutile à jamais
Le sacrifice obscur que ma gloire lui fait...
Mort !

Mais une voix fait relever la tête de Wisburn. C'est celle de la Gloire, qui s'anime dans le cadre où il l'a peinte sous la dictée du rêve de son fils et qui lui apparait, vivante, pour la première fois.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA GLOIRE

LA GLOIRE

Non, pas mort, Wisburn ! pas mort, puisque la flamm
Comme de cierge en cierge a passé d'âme en âme !
Pas mort, puisque, battant d'un cœur illimité,
Il vivra désormais pendant l'éternité...

CLARENCE, dans son agonie, essayant encore de se soulever vers elle.

Elle !...

LA GLOIRE

Oui ! moi toujours ! moi qui, sur ton visage,
Ai de ton dernier souffle accueilli le présage.

Moi qu'il aima toujours... Dors, enfant radieux,
Dans le linceul de pourpre où je berce les dieux.
Ce fameux avenir dont j'ai baigné ton rêve,
Le voici ! Je le donne à ta jeunesse brève.
Par moi, les siècles vains te verront, désormais,
Luire, fantôme d'or, entre tes grands portraits.
A jamais ils verront ton image éternelle,
Pâle et blanche, survivre à l'ombre de mon aile...
Meurs en paix sans douter de ton sublime exploit :
Cette femme a menti, ces tableaux sont de toi.

La tête de Clarence est retombée. Il est mort.

WISBURN

Mais...

LA GLOIRE

Quant à toi, Wisburn, il faut que tu m'écoutes :
Ceux que j'aime avant tout, ce sont les cœurs qui doutent.
Je préfère aux vainqueurs qui m'imposent leurs lois
Les malheureux enfants qui tombent devant moi.
Que m'importent les temps, les honneurs, les musées !
Aux fronts à qui j'ai l'air de m'être refusée
Une pâleur divine est mon premier halo...
Parfois j'efface un roi ; mais j'écoute un sanglot !

Puisque les cris blessés sont ceux qui me parviennent,
Sa gloire maintenant va dépasser la tienne.
Tu la verras monter jusqu'aux plus hauts sommets,
Faite par nous ! Wisburn, ne t'en souviens jamais !
Qu'aucun orgueil jaloux plus tard ne t'envahisse.
Oublie en le servant ton propre sacrifice.
Nous l'avons tous les deux délivré de la nuit.
Puisqu'il est mort pour eux, tes tableaux sont de lui !

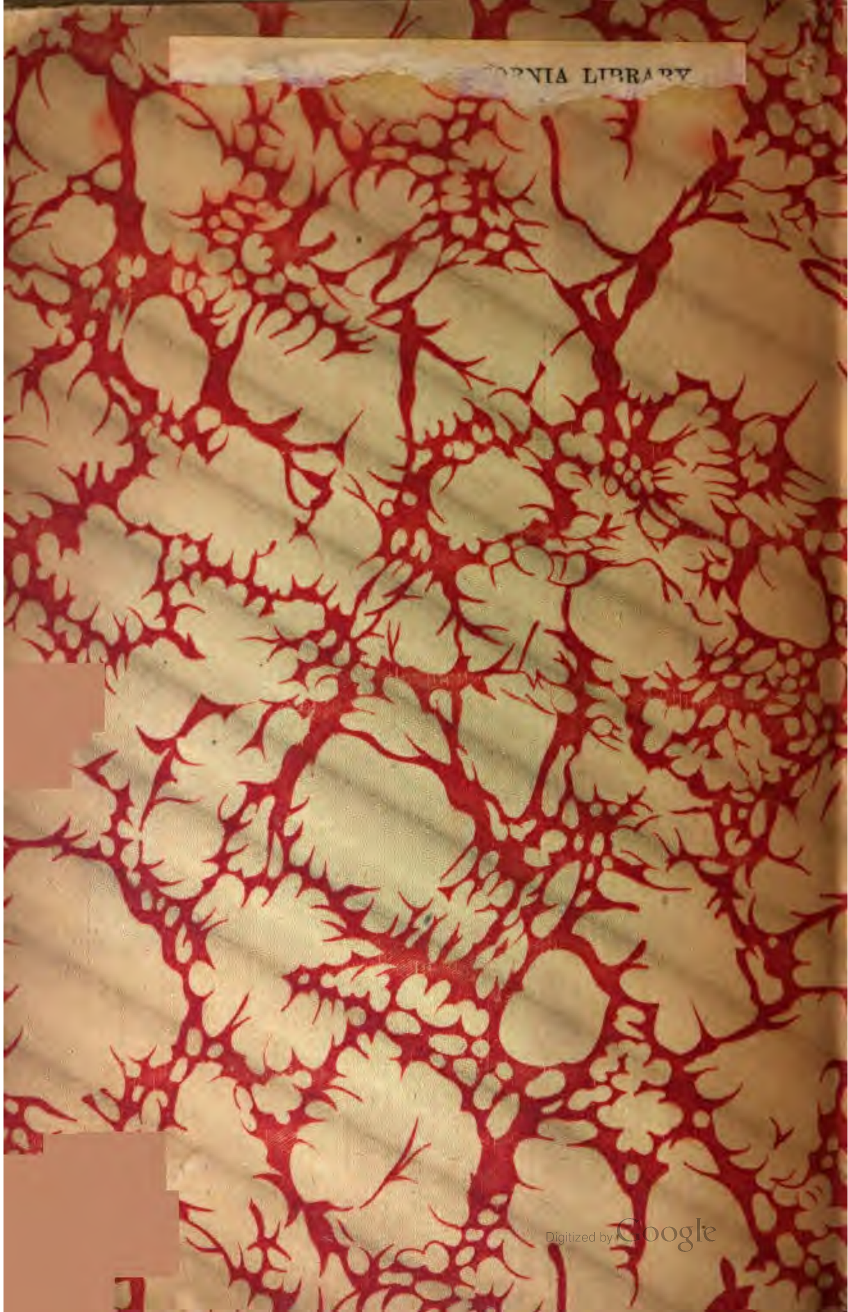
RIDEAU

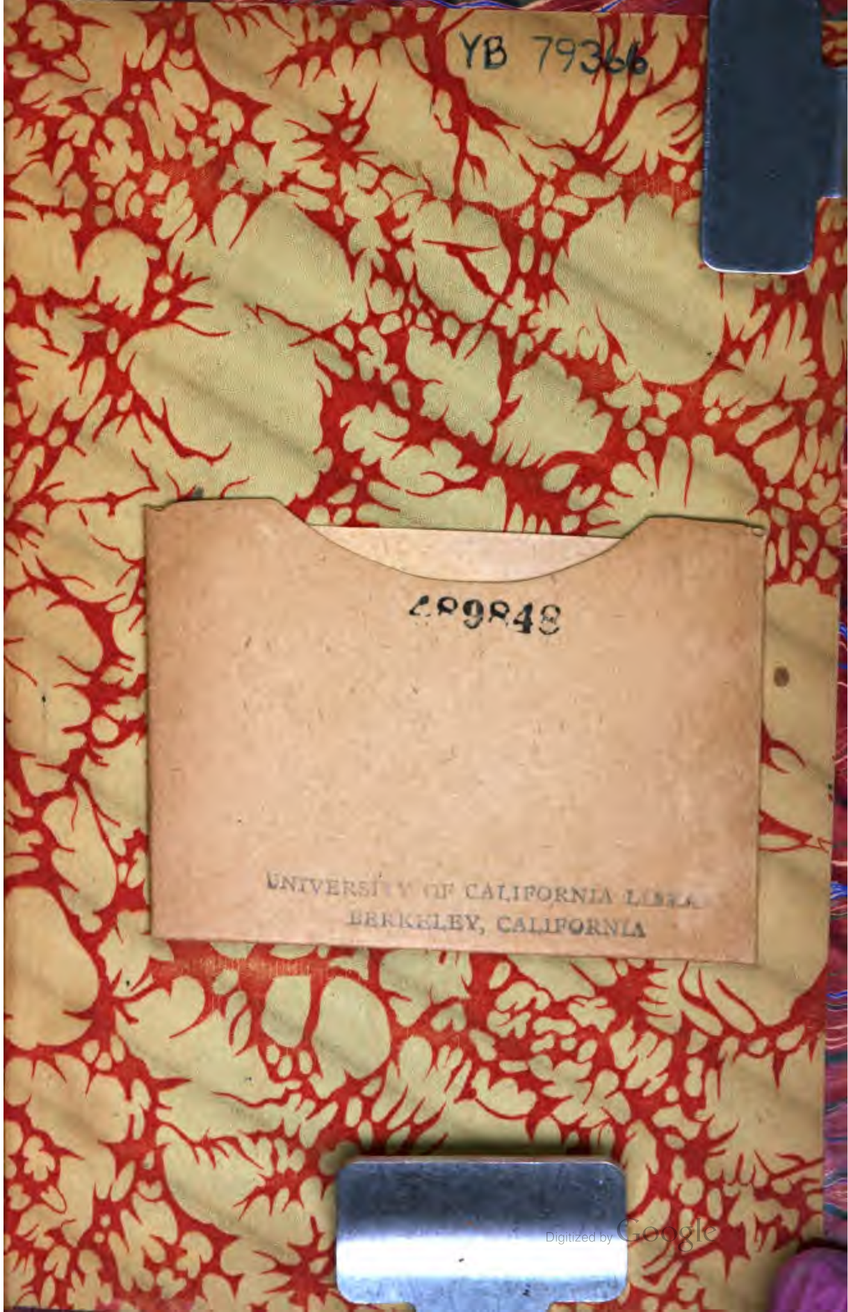
E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

THÉATRE

Volumes in-18 jésus, brochés

1072. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. 1-22.


ORNIA LIBRARY


YB 79366
489848
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRA
BERKELEY, CALIFORNIA
Digitized by Google

